This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

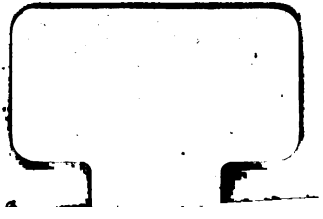
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27524 f 16



ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME X.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

L'honnête Fermier

BIBLIOTHÈQUE
DES VILLAGES,

PAR BERQUIN.

TOME SECOND.

A PARIS
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
XI. — 1803.

BODL. LIBR.
30 MAY 1916
OXFORD

BIBLIOTHEQUE
DES VILLAGES.

DE L'EXACTITUDE
A PAYER SES DETTES,
ET DU SECRET DE S'ENRICHIR.

Vous connoissez tous l'ancien proverbe qui dit: Un bon payeur est seigneur de la bourse des autres. Il n'en est point de plus vrai, mes chers amis. Celui qui est connu pour payer avec exactitude au temps convenu, peut jouir librement au besoin de tout l'argent que ses amis ont en réserve; cette ressource est souvent très-utile. C'est pourquoi ne gardez jamais l'argent que l'on vous a prêté une heure au-delà du moment où vous avez promis de le rendre, de peur que ce retard ne vous ferme pour jamais la bourse de votre ami.

On doit apporter une attention scrupu-

leuse aux plus petites circonstances qui peuvent affecter le crédit. Le bruit de votre marteau qui frappe l'oreille de votre créancier à cinq heures du matin ou à neuf heures du soir, le rend patient et facile six mois de plus. Mais s'il vous voit jouer ou baguenauder dans un jour ouvrable, s'il entend votre voix retentir dans un cabaret, lorsque vous devriez être au travail; il ne manquera pas de vous envoyer demander son argent le lendemain. Votre habit est-il plus beau que celui qu'il se contente de porter? Votre femme a-t-elle quelque ajustement qui manque à la sienne? Se fait-il dans votre maison une dépense interdite dans son ménage? Tout cela blesse son orgueil, et il devient dur et pressant pour vous humilier. Les créanciers sont une espèce de gens qui ont la vue plus perçante, l'ouie plus fine, et la mémoire plus fidèle que personne au monde.

Les créanciers honnêtes, avec lesquels chacun, s'il étoit possible, voudroit, comme de raison, avoir à traiter, ressentent de la peine, lorsqu'ils sont obligés de vous demander leur argent. Épargnez-leur cette peine et ils vous en sauront gré. Aussi-tôt

qu'il vous sera rentré quelques fonds, courez les partager entr'eux, à proportion de ce que vous devez à chacun. N'ayez pas de honte de payer une petite somme, parce que vous en devez une plus grande. En quelque quantité qu'il vienne, l'argent est toujours bien reçu; et votre créancier aimeroit mieux avoir la peine de recevoir une dette de dix écus en dix paiemens successifs que vous lui feriez de vous-même, que d'aller dix fois inutilement vous demander la somme entière, avant de la recevoir enfin en un seul paiement. Chacun de vos à-compte témoigne que vous vous souvenez sans cesse de ce que vous devez. Vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre, aussi bien que d'un honnête homme; et tout cela tourne à l'avantage de votre crédit.

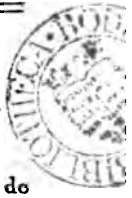
Tant que vous aurez une seule dette, gardez-vous de regarder comme votre bien tout ce que vous possédez et de vivre en conséquence. C'est une erreur dans laquelle la plupart des gens qui ont du crédit, manquent rarement de tomber. En commençant à vous établir, tenez un compte exact de vos dépenses et de vos revenus. Si vous pre-

nez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, tel sera le bon effet de cette sage pratique, que vous découvrirez, à votre grande surprise, combien les menues dépenses forment en total une forte somme, et qu'en voyant ce que vous auriez pu économiser par le passé, vous en appercevrez mieux ce que vous pourrez économiser à l'avenir, sans porter toutefois la lésine dans votre ménage, ou sans vous défendre des avances nécessaires pour tirer un meilleur parti de vos entreprises.

Il ne tient qu'à vous de rendre le chemin qui conduit à la richesse aussi uni que celui qui conduit au marché. Tout dépend de la juste intelligence de ces deux mots, *application et économie*. La science entière de la fortune consiste à ne dissiper ni le temps ni l'argent, et à faire le meilleur usage possible de l'un et de l'autre. Celui qui gagne tout ce qu'il peut, et qui ménage tout ce qu'il gagne, déduction faite de la part des pauvres, et des dépenses nécessaires, celui-là ne peut manquer de s'enrichir, à moins que cet Être suprême qui gouverne le monde, et qui regarde avec plaisir les honnêtes ef-

forts de l'industrie, n'en ait autrement décidé par quelque vue secrète de sa divine providence.

LA SCIENCE
DU BONHOMME RICHARD.



J'AI ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur, que de voir ses ouvrages cités avec vénération par d'autres savans écrivains. Il m'est rarement arrivé de jouir de ce plaïsir. Car, quoique je puisse dire, sans vanité, que depuis un quart de siècle, je me suis fait annuellement un nom distingué parmi les auteurs d'almanachs, il ne m'est guère arrivé de voir que les écrivains, mes confrères dans le même genre, daignassent m'honorer de quelques éloges, ou qu'aucun autre auteur fît la moindre mention de moi; de sorte que, sans le petit profit effectif que j'ai fait sur mes productions, la disette d'applaudissemens m'auroit totalement découragé.

J'ai conclu à la fin que le meilleur juge de mon mérite étoit le peuple, puisqu'il

achetoit mon almanach, d'autant plus qu'en me répandant dans le monde, sans être connu, j'ai souvent entendu répéter quelqu'un de mes adages par celui-ci ou celui-là, en ajoutant toujours à la fin : *Comme dit le bonhomme Richard.* Cela m'a fait quelque plaisir, et m'a prouvé que, non-seulement on faisoit cas de mes leçons, mais qu'on avoit encore quelque respect pour mon autorité; et j'avoue que, pour encourager d'autant plus le monde à se rappeler mes maximes et à les répéter, il m'est arrivé quelquefois de me citer moi-même du ton le plus grave.

Jugez d'après cela combien je dus être content d'une aventure que je vais vous rapporter.

Je m'arrêtai l'autre jour à cheval dans un endroit où il y avoit beaucoup de monde assemblé pour une vente qu'on y faisoit. L'heure n'étant pas encore venue, la compagnie causoit sur la dureté des temps ; et quelqu'un s'adressant à un personnage en cheveux blancs, et assez bien mis, lui dit: *Et vous, père Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci? N'êtes-vous pas d'avis que la pesanteur des impositions finira par détruire ce pays-ci de fond en comble ? Car, comment faire pour les payer ? Quel parti*

voudriez-vous qu'on prît là-dessus? Le père Abraham fut quelque temps à réfléchir, et répliqua : Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire en peu de mots : *Car, pour l'homme bien avisé, il ne faut que peu de paroles. Ce n'est pas la quantité de mots qui remplit le boisseau :* comme dit le bonhomme Richard. Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le discours suivant : Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impositions sont très-lourdes ; cependant, si nous n'avions à payer que celles que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément; mais nous en avons une quantité d'autres beaucoup plus onéreuses : par exemple, notre paresse nous prend deux fois autant que le gouvernement, notre orgueil trois fois, et notre inconsidération quatre fois autant encore. Ces taxes sont d'une telle nature, qu'il n'est pas possible aux commissaires de diminuer leur poids, ni de nous en délivrer ; cependant il y a quelque chose à espérer pour nous, si nous voulons suivre un bon conseil ; car,

comme dit le bonhomme Richard dans son almanach de 1733, *Dieu dit à l'homme : aide-toi, je t'aiderai.*

S'il y avoit un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouveroit assurément cette condition fort dure ; mais la plupart d'entre nous sont taxés par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car, si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire, ou à ne rien faire, ou dans les dissipations qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités, et raccourcit sensiblement la durée de la vie. *L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail : la clef dont on se sert est toujours claire.* Mais si vous aimez la vie, *ne dissipez pas le temps, car la vie en est faite.* Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au-delà de ce que nous devrions naturellement lui donner? Nous oublions que *le renard qui dort ne prend point de poules*, et que nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans le cercueil. Si le temps est le

plus précieux des biens, *la perte du temps*, comme dit le bonhomme Richard, *doit être aussi la plus grande des prodigalités; puisque*, comme il le dit encore, *le temps perdu ne se retrouve jamais, et que ce que nous appellons assez de temps, se trouve toujours trop court.* Courage donc, et agissons pendant que nous le pouvons. Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus, avec moins de peine. *L'oisiveté rend tout difficile; l'industrie rend tout aisé. Celui qui se lève tard, s'agite tout le jour et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit. La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint tout d'un coup. Poussez vos affaires, et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. Se coucher de bonne heure, et se lever matin, sont les deux meilleurs moyens de conserver sa santé, sa fortune et son jugement.*

Que signifient les espérances et les vœux que nous formons pour des temps plus heureux? Nous rendrons le temps bon en sortant de nous-mêmes. *L'industrie*, comme dit le bonhomme Richard, *n'a pas besoin de souhaits. Celui qui vit sur l'espérance, court risque de mourir de faim. Il n'y a pas de profit sans peine.* Il faut me servir

de mes mains, puisque je n'ai point de terres ; si j'en ai, elles sont fortement imposées, et comme le bonhomme Richard l'observe avec raison : *Un métier vaut un fonds de terre* ; *une profession est un emploi qui réunit toujours pour vous l'honneur et le profit.* Mais il faut travailler à son métier et soutenir sa réputation ; autrement, ni le fonds, ni le magasin, ne nous aideront pas à payer les impôts. *Quiconque est industrieux*, dit le bonhomme Richard, *n'a point à craindre la disette. La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer.* Elle est également respectée des commissaires et des huissiers ; *car l'industrie paye les dettes, et le désespoir les augmente.* Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parens vous fassent leur légataire. *La vigilance*, comme dit le bonhomme Richard, *est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien à l'industrie.* Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du bled à vendre et à garder. Labourez pendant tous les instans qui s'appelent aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain.

C'est ce qui fait dire au bonhomme Richard : *Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain.* Et encore : *Avez-vous quelque chose à faire pour demain ? faites-la aujourd'hui.* Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous appelât paresseux ? Mais vous êtes votre propre maître. *Rougissez donc d'avoir à vous reprocher la paresse.* Vous avez tant à faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre patrie, pour votre créateur : levez-vous donc dès le point du jour ; que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire : *Voilà un lâche qui sommeille.* Point de remises, mettez-vous à l'ouvrage, endurcissez vos mains à manier vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, *qu'un chat en mitaines ne prend point de souris.* Vous direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être ; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles. *L'eau qui tombe constamment goutte à goutte, parvient à consumer la pierre. Avec du travail et de la patience une souris coupe un cable, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.*

Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire : *Est-ce qu'il ne faut pas prendre quelques instans de loisir?* Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : *Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une minute.* Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. *La vie tranquille, et la vie oisive, sont deux choses fort différentes.* Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail? vous avez tort. Car, comme dit le bonhomme Richard : *La paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit des peines fâcheuses. Bien des gens voudroient vivre sans travailler, par leur seul esprit; mais ils échouent faute de fonds.* L'industrie, au contraire, amène toujours l'agrément, l'abondance et la considération. Le plaisir court après ceux qui le fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. *Depuis que j'ai un troupeau et une vache, chacun me donne le bon jour,*

comme le dit très-bien le bonhomme Richard.

Mais indépendamment de l'industrie, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins. Il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop se confier aux autres. Car, comme dit très-bien le bonhomme Richard, *je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place, ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables.* Trois déménagemens font le même tort qu'un incendie. Il vaut autant jetter l'arbre au feu, que le changer de place. Gardez votre boutique, et votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous-même. Si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y. Pour que le laboureur prospère, il faut qu'il conduise sa charrue, ou qu'il la tire lui-même. L'œil d'un maître fait plus que ses deux mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller les journaliers est la même chose que livrer sa bourse à leur discrétion. Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens. *Dans les affaires du monde*, ce

n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est en n'en ayant pas. Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables. Car, comme dit le bonhomme Richard, *Le savoir est pour l'homme studieux, et les richesses pour l'homme vigilant, comme la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu.* Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, comment ferez-vous? Servez-vous vous-même. Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. *Faute d'un clou*, dit-il, *le fer d'un cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; et faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint, le tue; et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou de sa monture.*

C'en est assez, mes amis, sur l'industrie et sur l'attention que nous devons donner à nos propres affaires; mais après cela nous devons avoir encore la tempérance, si nous voulons assurer le succès de notre industrie. Si un homme ne sait pas épargner

en même temps qu'il gagne, il mourra sans un sol, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage. *Plus la cuisine est grasse*, dit le bonhomme Richard, *plus le testament est maigre*. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch, la hache et le marteau. *Si vous voulez être riche*, dit-il, dans un autre almanach, *n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage*. Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus considérables que leurs profits.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la dureté des impositions, et de l'entretien onéreux de vos grosses maisons. *Le vin, les femmes, le jeu et la mauvaise foi, diminuent la fortune, et multiplient les besoins*. Il en coute plus cher pour maintenir un vice, que pour élever deux enfans. Vous pensez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch, de fois à autre, quelques délicatesses pour

la table, quelques recherches de plus dans les habits, et quelques amusemens de temps-en-temps, ne peuvent pas être d'une grande importance; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard : *Un peu répété plusieurs fois fait beaucoup*. Soyez en garde contre les petites dépenses. Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand vaisseau. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent les festins et les sages les mangent.

Vous voilà tous assemblés ici pour une vente de curiosités et de brimborions précieux. Vous appelez cela des biens ; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera de grands maux pour quelques-uns de vous. Vous comptez que ces objets se vendront bon marché, c'est-à-dire moins qu'ils n'ont coûté ; mais s'ils ne vous sont pas réellement nécessaires, ils seront toujours beaucoup trop chers pour vous. Ressouvenez-vous encore de ce que dit le bonhomme Richard : *Si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire*. Fais toujours réflexion avant de profiter d'un bon marché. Le bonhomme pense avec raison que souvent un

bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit. Je me souviens qu'il dit ailleurs : *J'ai vu quantité de gens ruinés pour avoir fait de bons marchés. C'est une folie*, dit-il encore, *d'employer son argent à acheter un repentir.* C'est cependant ce qu'on fait tous les jours dans les ventes, faute d'avoir lu l'almanach. *L'homme sage s'instruit par les malheurs d'autrui.* Les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur : *felix quem faciunt aliena pericula cautum.* Je sais tel qui, pour orner ses épaules, a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain. *Les étoffes de soie, les satins, les écarlates et les velours*, comme dit le bonhomme Richard, *refroidissent la cuisine.* Loin d'être des besoins de la vie, on peut à peine les regarder comme des commodités. L'on n'est tenté de les avoir qu'à cause de l'éclat de leur apparence. C'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux que les besoins naturels. *Pour une personne réellement pauvre, il y a cent indigens.* Par ces extravagances et autres

semblables, les gens bien nés sont réduits à la pauvreté, et sont forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisoient auparavant, mais qui ont su se maintenir par l'industrie et la tempérance. C'est ce qui prouve *qu'un manant sur ses pieds*, comme le dit fort bien le bonhomme Richard, *est plus grand qu'un gentilhomme à genoux*. Peut-être ceux qui se plaignent le plus, avoient-ils hérité d'une fortune honnête; mais, sans connoître les moyens par lesquels elle avoit été acquise, ils se sont dit : *Il est jour, et il ne fera jamais nuit.* Une si petite dépense sur une fortune comme la mienne ne mérite pas qu'on y fasse attention. Mais dans le fond, *les enfans et les fous*, comme le dit très-bien le bonhomme Richard, *imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent jamais finir.* Mais à force de toujours prendre à la huche, sans y rien mettre, on vient bientôt à trouver le fond; et alors : *Quand le puits est sec, on connoît la valeur de l'eau.* Mais c'est ce qu'ils auroient su d'abord, s'ils avoient voulu le consulter. Êtes-vous curieux, mes amis, de connoître ce que vaut l'argent? allez, et essayez d'en emprunter à quelqu'un; celui qui veut faire un em-

prunt, doit s'attendre à une mortification. Il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens, quand ils vont redemander leur dû. Mais ce n'est pas là notre question. Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disois d'abord, nous prévient prudemment que l'orgueil de la parure est un travers funeste. Avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable. Si vous avez acheté une jolie chose, il vous en faudra dix autres encore, afin que l'assortiment soit complet. *Il est plus aisé de réprimer la première fantaisie, que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite.* Il est aussi fou au pauvre de vouloir être le singe du riche, qu'il l'étoit à la grenouille de s'enfler pour devenir l'égale du bœuf. Les gros vaisseaux peuvent risquer davantage; mais il ne faut pas que les petits bateaux s'éloignent jamais du rivage. Les folies de cette espèce sont bientôt punies; *la gloire qui dîne de l'orgueil, fait son souper du mépris. La gloire déjeûne avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, soupe avec la honte.* Que revient-il au reste de

cette vanité de paroître, pour laquelle on se donne tant de peines, et l'on s'expose à de si grands chagrins? Cela ne peut ni nous conserver la santé, ni nous guérir de nos maladies. Au contraire, sans augmenter le mérite personnel, cela fait naître l'envie, et précipite la ruine des fortunes. Qu'est-ce qu'un papillon? Ce n'est tout au plus qu'une chenille habillée, et voilà ce qu'est le petit-maître. Comme dit encore le bonhomme Richard: *Quelle folie n'est-ce pas que de s'endetter pour de telles superfluités!* Dans cette vente-ci, mes amis, on nous offre six mois de crédit, et peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelqu'un d'entre nous à s'y trouver, parce que n'ayant point d'argent comptant à dépenser, nous trouverons ici la facilité de satisfaire notre fantaisie sans rien débourser. Mais pensez-vous bien à ce que vous faites, lorsque vous vous endettez? Vous donnez des droits à un autre homme sur votre liberté. Si vous ne payez pas au temps fixé, vous serez honteux de voir votre créancier, vous serez dans l'appréhension en lui parlant: vous vous abaisserez à des excuses pitoyablement motivées; peu-à-peu vous perdrez votre

franchise, et vous viendrez enfin à vous déshonorer par les menteries les plus évidentes et les plus méprisables : car, *la première faute est de s'endetter, la seconde est de mentir.* Le faiseur de dettes a toujours le mensonge en croupe. Un François devenu libre, ne devroit jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce soit, de le regarder en face. La pauvreté n'est que trop capable d'anéantir le courage et toutes les vertus de l'homme. *Il est difficile*, dit le bonhomme Richard, *qu'un sac vuide puisse se tenir debout.* Que penseriez-vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous défendroit, par un édit, de vous habiller comme les autres personnes, sous peine de prison ou de servitude? Ne diriez-vous pas que vous êtes libres, que vous avez le droit de vous habiller comme bon vous semble, qu'un tel édit seroit un attentat formel contre vos privilèges, et qu'un tel gouvernement seroit tyrannique? Et cependant vous vous soumettez vous-mêmes à cette tyrannie, quand vous vous endettez par la fantaisie de paroître. Votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté, en

vous confinant pour toute votre vie dans une prison, si vous n'êtes pas en état de le payer. Quand vous avez fait le marché qui vous plaît, vous ne songiez peut-être guère au paiement; mais *les créanciers ont meilleure mémoire que les débiteurs, ils sont la secte du monde la plus superstitieuse. Il n'y a pas d'observateurs plus exacts qu'eux, de toutes les époques du calendrier.* Le temps roule autour de vous, sans que vous y fassiez attention, et l'on vient former la demande, avant que vous ayez formé le moindre préparatif pour y satisfaire. Si vous songez, au contraire, à votre dette, le terme qui paroissoit d'abord si long, vous semblera extrêmement court, lorsqu'il s'approchera. Il semble que le temps ait des ailes aux talons, comme il en a aux épaules. *Le carême est bien court*, dit le bonhomme Richard, *pour ceux qui doivent payer à Pâques.* L'emprunteur et le débiteur sont deux esclaves, l'un du prêteur, l'autre du créancier; ayez horreur de cette chaîne. Conservez votre liberté et votre indépendance; soyez industrieux et libres; soyez modestes et libres. Mais peut-être pensez-vous en ce moment être dans un état d'opulence qui

vous permet de satisfaire quelque fantaisie sans risquer de vous faire tort. Mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pouvez: *Le soleil du matin ne dure pas tout le jour.* Le gain est incertain et passager; mais la dépense sera toujours continuelle et certaine. *Il est plus aisé de bâtir deux cheminées, que d'en tenir une chaude*, comme dit le bonhomme Richard; ainsi *allez plutôt vous coucher sans souper, que de vous lever avec des dettes.* Gagnez ce qu'il vous est possible, et sachez ménager ce que vous avez gagné. C'est le véritable secret de changer votre plomb en or. Il est bien sûr que, quand vous posséderez cette pierre philosophale, vous ne vous plaindrez pas de la rigueur des temps, et de la difficulté à payer les impôts. Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la prudence. N'allez pas cependant vous confier uniquement à votre industrie, à votre vigilance et à votre économie. Ce sont d'excellentes choses à la vérité, mais elles vous seront tout-à-fait inutiles, si vous n'avez, avant tout, les bénédictions du ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions; ne soyez point insensibles aux besoins

de ceux à qui elles sont refusées ; mais donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut pauvre, et qu'ensuite il redevint heureux.

Je n'en dirai pas davantage. L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher ; mais c'est la seule où les insensés peuvent s'instruire, encore n'apprennent-ils pas grand'chose : car, *on peut donner un avis, mais non pas la bonne conduite.* Ressouvenez-vous donc que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil, ne peut pas non plus être secouru d'une manière utile ; car, comme dit le bonhomme Richard, *si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir.*

Le vieux Abraham finit ainsi sa harangue. Le peuple écoutoit son discours ; on approuva ses maximes ; mais on ne manqua pas de faire sur-le-champ le contraire, précisément comme il arrive aux sermons ordinaires : car, la vente ayant commencé, chacun acheta, de la manière la plus extravagante, nonobstant toutes les remontrances du sermoneur, et les craintes qu'avoit l'assemblée de ne pas pouvoir payer les taxes. Les fréquentes mentions qu'il avoit faites du bonhomme

Richard, lequel, par parenthèse, est votre serviteur, auroient été ennuyeuses pour tout autre : mais ma vanité en fut merveilleusement flattée, quoique je fusse bien sûr que, de toute la philosophie qu'on m'attribuoit, il n'y avoit pas la dixième partie qui m'appartînt, et que je n'eusse recueilli en glanant, d'après le bon sens de tous les siècles et de toutes les nations. Quoi qu'il en soit, je résolus de me corriger moi-même, d'après la répétition que j'en entendis faire : quoique je me fusse arrêté dans la résolution d'acheter un habit neuf, je me déterminai ensuite à faire durer le vieux. Lecteur, si vous pouvez imiter ma retenue, vous y gagnerez autant que moi.

RICHARD SAUNDERS.

LE SERVICE INTÉRESSÉ.

MATTHIEU.

Bonjour, voisin Simon! J'aurois aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument?

SIMON.

Je ne demanderois pas mieux, voisin Matthieu; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de bled au moulin tout-à-l'heure. Ma femme a besoin de farine ce soir.

MATTHIEU.

Le moulin ne va pas d'aujourd'hui. Je viens d'entendre le meûnier dire au gros Thomas que les eaux étoient trop basses.

SIMON.

Est-il vrai? voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme seroit d'une belle humeur, si j'y manquois.

MATTHIEU.

Je puis vous sauver cette course. J'ai un

sac tout frais de bonne moûture; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

SIMON.

Oh! votre farine ne conviendroit peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque!

MATTHIEU.

Quand elle le seroit cent fois plus! C'est du bled que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

SIMON.

Eh! vraiment l'étoit-il aussi dans mon magasin. C'est de l'excellent bled tout celui que je vends. Voisin, vous le savez, il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi; mais la jument a refusé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puisse pas aller.

MATTHIEU.

N'en soyez pas inquiet; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

SIMON.

L'avoine est bien chère, voisin!

MATTHIEU.

Il est vrai; mais qu'importe? Quand on

va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

SIMON.

Nous allons avoir du brouillard; les chemins seront glissans. Si vous alliez vous tordre le cou!

MATTHIEU.

Il n'y a pas de danger; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout-à-l'heure de la pousser vous-même à bride abattue?

SIMON.

C'est que ma selle est en lambeaux, et que j'ai donné ma bride à raccommoder.

MATTHIEU.

Heureusement j'ai une selle et une bride à la maison.

SIMON.

Votre selle n'ira jamais à ma jument.

MATTHIEU.

Eh bien! j'emprunterai celle de René.

SIMON.

Bon! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

MATTHIEU.

Je passerai chez M. le comte. Le valet d'écurie est de mes amis. Il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a son maître.

SIMON.

Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyoit une fois dans cet état, je ne pourrois plus en trouver dix écus, quand je voudrois la vendre.

MATTHIEU.

Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart-d'heure.

SIMON.

Cela peut être; mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

MATTHIEU.

Eh bien! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici?

SIMON.

Oui dà! un maréchal de village pour ma jument! Je ne lui confierois pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du Roi au monde pour la bien chausser.

MATTHIEU.

Justement, mon chemin me conduit par

la ville devant sa porte, et je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas.

(*Simon appercevant au loin son valet, il l'appele :*)

François ! François !

FRANÇOIS, *en s'avançant.*

Que voulez-vous, maître?

SIMON.

Tiens, voilà le voisin Matthieu qui voudroit emprunter ma jument. Tu sais qu'elle a une écorchure sur le dos, de la largeur de ma main. . . . .

(*Il lui fait signe de l'œil.*)

Va tout de suite voir si elle est guérie.

(*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris*)

Je pense qu'elle doit l'être. Oh ! oui. Touchez-la, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la vie. Si je vous avois refusé tout cruement, eh bien ! vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion; c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin. (*François rentre.*)

Eh bien ! François, la plaie, comment va-t-elle?

FRANÇOIS.

Comment elle va, maître? Vous disiez dè la largeur de votre main! c'est de la largeur de mes épaules qu'il falloit dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis je l'ai promise à votre compère Blaise, pour voiturer sa femme au marché.

SIMON.

Ah! mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette manière. J'aurois donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas désobliger le compère Blaise. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant de monseigneur, pour l'aller trouver sur-le-champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à-peu-près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, et quinze à vingt qu'il y auroit eu à gagner pour vous; car je

pensois à vous employer pour l'exploitation. Mais....

SIMON.

Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

MATTHIEU.

Oui; peut-être davantage : cependant, comme votre jument n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

SIMON.

Vous m'offensez; ma jument est toute à votre service. Hé! François, François, va dire au compère Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'hui ma jument; que le voisin Matthieu en a besoin, et que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

MATTHIEU.

Mais comment ferez-vous pour la farine?

SIMON.

Oh! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

MATTHIEU.

Et votre selle qui est en lambeaux?

SIMON.

C'est de la vieille que je parlois. J'en ai

une toute neuve comme la bride. Je serai ravi que vous en ayez l'étrenne.

MATTHIEU.

Je ferai donc ferrer la jument à la ville?

SIMON.

Vraiment! j'avois oublié que le voisin l'avoit ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

MATTHIEU.

Mais si la pauvre bête a une plaie si large sur le dos, comme dit François?

SIMON.

Oh! je connois le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

MATTHIEU.

Il faudroit donc qu'il la pansât un peu; car depuis quinze jours....

SIMON.

La panser? je voudrois bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

MATTHIEU.

Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avoit refusé la paille?

SIMON.

C'est qu'elle s'étoit rassasiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec; nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage, et de bonnes affaires. Venez, venez monter; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

ORAISON FUNÈBRE D'UN PAYSAN.

Ce ne sont pas ces grands surchargés d'honneurs et de titres; ce ne sont pas ces riches, qui, fiers de leur opulence, ont insolemment abusé de la situation des hommes honnêtes et pauvres qu'ils ont lâchement fait servir au monstrueux accroissement de leur fortune; ce ne sont point ces ingrats heureux, qui, éblouis par leurs propres succès, ont impunément offensé, méconnu, violé les droits de l'amitié; ce ne sont point ces êtres importuns, incommodes, tyrans, qui laissent à leur mort le

plus grand vuide dans la société, et les regrets les plus cuisans à effacer. Ce sont ces ames paisibles, tendres, douces, honnêtes; ces hommes officieux qui savent obliger, sans faire valoir leurs services, qui savent aimer, sans avilir le plus noble des sentimens par la plus lâche des passions, l'intérêt; ce sont ces hommes utiles par qui les autres existent et qu'on foule, qui méritent, à leur mort, les regrets de tous les cœurs sensibles : et tel fut celui qui fixoit l'attention publique dans un village où je me trouvois par hasard il y a quelques jours. Je fus fort étonné de voir les habitans de ce village, les yeux baignés de larmes, l'air triste et consterné, entrer silencieusement dans l'église. Ce spectacle me frappa, je les suivis. Je vis, au milieu d'un temple lugubre, le cadavre d'un vieillard habillé en paysan, dont les cheveux blancs et l'air encore respectable annonçoient la candeur. Quand tous les assistans furent placés, le ministre du lieu monta en chaire, et prononça cette courte Oraison funèbre que je gravai dans ma mémoire.

« Mes chers concitoyens, l'homme que vous voyez n'étoit rien moins que riche, et

cependant il a été pendant près de quatre-vingt-dix années le bienfaiteur de ses semblables. Il étoit fils d'un laboureur, et dans sa plus tendre jeunesse ses foibles mains s'essayèrent à conduire la charrue. Ses jambes n'eurent pas plutôt acquis la force nécessaire, qu'on le vit suivre son père dans les sillons qu'il traçoit. Aussi-tôt que son corps eut pris son développement, et qu'il put se flatter d'être assez instruit, il se chargea du travail de son père, afin que celui-ci se reposât. Depuis ce jour, le soleil l'a toujours trouvé dans les champs ou dans les jardins occupé à labourer, ou à semer; ou à planter, ou à voir recueillir aux autres la récompense de son industrie. Il a défriché pour les autres plus de deux mille arpens d'un terrein inculte et ingrat, qui paroissoit voué à la stérilité, qui rapporte maintenant, et qui, après lui, continuera de rapporter dorénavant, parce qu'il l'a mis en valeur. C'est lui qui a planté la vigne qu'on voit avec tant de surprise dans ce canton. C'est lui qui a planté ces arbres fruitiers qui ornent et enrichissent ce village. Ce ne fut point par avarice qu'il fut infatigable; je vous l'ai dit, ce n'étoit

pas pour lui qu'il semoit et qu'il labouroit. C'étoit par amour pour le travail, et pour obliger les hommes, même ceux qui le désobligeoient, qu'il ne cessa de travailler. Il avoit deux principes dont il ne se départit jamais; le premier, que l'homme est fait pour travailler; le second, que Dieu bénit le travail de l'homme, ne fût-ce que par l'intérieure satisfaction de l'homme voué au travail. Il se maria vers la fin du printemps de son âge. Il eut une femme qu'il aima plus que lui-même, des enfans qu'il chérit autant que son épouse. Son sort ni sa situation gênée ne l'inquiétoient point; c'étoit le sort de sa femme et de vingt enfans. Il les éleva au travail et à la vertu, et eut soin, à mesure qu'ils sortoient de l'adolescence, de les marier à des femmes honnêtes et laborieuses; et c'étoit lui qui, la joie peinte sur le front, les conduisoit aux pieds des autels. Tous ses petits-fils ont été élevés sur les genoux de leur grand-père, et vous savez, mes chers auditeurs, qu'il n'en est aucun d'eux qui ne donne les plus belles espérances. Les jours de réjouissance, il étoit le premier à faire annoncer le moment des divertissemens; et sa voix, ses gestes, ses regards

respiroient, inspiroient la gaîté. Vous vous souvenez tous de sa candeur, du bon sens et du jugement qui caractérisoient ses propos. Il aimoit l'ordre par un sentiment intérieur. Il ne refusoit ses services à personne. Il s'affectoit des calamités publiques, des malheurs particuliers. Il aimoit sa patrie, et son cœur ne cessoit de faire des souhaits pour sa prospérité. Il haïssoit les méchans, et vivoit avec eux, comme s'ils eussent été gens de bien. Ils le trompoient, il ne l'ignoroit pas, et leur laissoit l'avilissante satisfaction de croire qu'il ne s'appercevoit pas qu'on abusoit indignement de sa bonne foi. Ils le trompoient encore, il gardoit le silence, et restoit, en apparence, aussi paisible qu'il le pouvoit. Ce fut ainsi que déçu dans ses espérances, il parvint à la vieillesse. Ses jambes trembloient sous le poids de son corps, et il gravissoit les montagnes pour conduire ses petits-fils et leur donner des instructions, d'après sa longue expérience. Sa mémoire le servoit fidèlement, et il se rappeloit à propos les observations utiles qu'il avoit eu occasion de faire pendant le cours de sa longue vie. Il étoit l'arbitre des gens de bien. Sa probité

ne fut jamais suspectée, même par ceux qu'il condamnoit. La veille de sa mort il rassembla sa nombreuse postérité et dit : Mes enfans, je vais me réunir à celui qui est la source de tout bien. Je l'ai perpétuellement adoré; je meurs sans chagrin et sans regret. Que mon enterrement ne vous occupe point. Ne vous détournez point de travaux plus pressans. Continuez les opérations de la journée, et portez-moi en terre après le coucher du soleil.

Mes chers auditeurs, mes amis, mes enfans, dit le Pasteur, en terminant cette Oraison funèbre, avant que de confier à la terre les cheveux blancs, qui ont été si long-temps l'objet de votre juste vénération, considérez la dureté de ses mains, considérez les marques honorables de son travail. Alors le ministre, descendant de la chaire, souleva une des mains du cadavre; et cette main, d'un volume considérable, sembloit invulnérable à la pointe des ronces, ou au tranchant du caillou. Il la baisa respectueusement, et toute l'assemblée en fit autant. Des enfans le portèrent en terre étendu sur trois bottes de paille, et l'on plaça sur sa tombe un plantoir, une bêche et un soc.

PERSONNAGES.

M. DE VERVILLE.

THIBAUT, *son fermier.*

MARGUERITE, *femme de Thibaut.*

VALENTIN, *cru leur fils.*

GEORGE, JEANNETTE, LOUISON, *leurs enfans.*

LE BAILLI du village.

ROBERT, GERVAIS, PELAGE, *voisins de Thibaut.*

La scène se passe dans la maison de ferme de Thibaut.

Le sujet de cette pièce est tiré de *De eerlyke Landman.* Voyez le *Nieuwe Spectatoriaale Schouwburg*, Recueil hollandois, sans nom d'auteur, imprimé à Amsterdam en 1782.

L'HONNÊTE FERMIER,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une chaumière. On y voit une armoire, une table, quelques chaises; et dans l'enfoncement, sous un rideau, un berceau où repose un enfant.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *debout devant la table, coupe deux morceaux de pain, et y étend du beurre.*

Après avoir travaillé pendant la plus belle moitié de notre vie, tomber dans la pauvreté ! A quoi nous sert de n'avoir pas un seul instant ménagé nos peines, pour élever nos enfans avec honneur ? Encore, s'ils étoient tous en état de gagner leur pain ! mes chers enfans, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je pleure : en perdant

notre pauvre bétail, nous avons tout perdu. Ce qui nous reste est bien loin de pouvoir suffire à payer monseigneur. Qu'allons-nous devenir? Si mon digne mari ne soutenoit mon courage, je serois bientôt réduite à mourir de chagrin. Mais le brave Thibaut; oh quel homme! comme il paroit tranquille à travers nos malheurs! Si je n'étois sûre qu'il me cache, par amitié, la moitié de ses peines, de peur de m'affliger, il faudroit le croire insensible. « Pourquoi pleurer, Marguerite, « me dit-il, quand je n'ai plus la force de retenir mes larmes? « Nous avons perdu notre bétail; eh bien! qui sait ce que le ciel fera pour nous? il n'abandonne jamais les honnêtes gens dans leurs afflictions. Je compte sur lui! » Hélas! sans être riche, il n'a jamais abandonné lui-même les malheureux. Combien de familles dans le village il a sauvées de la misère par ses conseils et par ses secours! Non, il n'est pas de meilleur homme sur la terre. Je possède encore ce qui manque à beaucoup de femmes dans la richesse, un bon mari, et des enfans qui nous aiment, qui se conduisent de manière à remplir notre cœur de joie. Lorsque je pense à tou-

tes ces bénédictions de la Providence, je sens qu'elle veille sur nous; et mon chagrin m'en devient cent fois plus léger. Allons, un peu de courage, Marguerite. N'as-tu pas conservé ce qui pourroit te consoler de tous les malheurs ? (*Elle se retourne, avance de quelques pas vers la porte de la cabane, et appelle*) :

Jeannette ! Jeannette !

SCÈNE II.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *en entrant.*

Me voici, ma mère, que me veux-tu ?

MARGUERITE.

Tiens, ma fille, voilà ton déjeûner.

JEANNETTE.

Oh ! ma mère, il y en a trop de la moitié; je ne pourrai jamais manger tout cela.

MARGUERITE.

Regardes-y donc, ce n'est que la ration ordinaire. J'espère que tu n'es pas malade ?

JEANNETTE.

Non, mais je sens que je n'aurai plus autant de faim qu'auparavant.

MARGUERITE.

Que viens-tu me conter ? Depuis quand fais-tu la petite bouche? Allons, mange ton déjeûner comme une grande fille. Veux-tu prendre ce pain ?

JEANNETTE, *prenant le pain, et le rompant en deux avec les doigts.*

J'en aurai trop, je t'assure. C'est bien assez d'en manger la moitié. (*Elle présente l'autre moitié à sa mère.*) Tiens, garde ceci pour Louison.

MARGUERITE.

Est-ce qu'elle t'a donné le soin de régler son appétit?

JEANNETTE.

C'est tout ce qu'il lui faut. Elle ne t'en demandera pas davantage.

MARGUERITE.

Il me paroît que tu connois à merveille ta sœur ! Va, Louison mangera bien son morceau tout entier comme toi. En voici un que j'ai apprêté pour elle.

JEANNETTE.

Non, non, elle le gardera pour ce soir ; et alors elle m'en donnera la moitié à son tour. Laisse-nous faire. Nous nous sommes arrangées ensemble.

MARGUERITE.

Que signifie ce bel arrangement? Je suis curieuse de l'apprendre.

JEANNETTE.

Pourquoi me le demander ? c'est un secret entre nous deux. Je t'en prie, ma mère, ne fais pas semblant de t'en appercevoir.

MARGUERITE.

Comment donc? Je veux absolument que tu me dises ce qu'il y a là-dessous.

JEANNETTE.

Eh bien ! puisque tu me l'ordonnes, je vais te le raconter. Hier au soir nous entendîmes mon père qui te disoit: Maintenant que nos pauvres bêtes sont mortes, il faut nous arranger à la volonté du ciel, et tâcher de faire tourner cette disgrace à notre avantage. Nous devons être plus diligens, plus industrieux, et ménager autant que nous pourrons, afin de soutenir notre famille. Tu lui répondis, en l'embrassant, que tu serois la première à lui en donner l'exemple. Je fis signe à ma sœur de sortir. Nous nous embrassâmes comme vous; et tout ce que vous voulez faire pour nous, nous convinmes aussi de le faire pour vous de notre côté.

MARGUERITE.

Mes chers enfans, vous prenez trop de part à nos peines. Elles ne sont pas faites pour votre âge. Ne craignez rien; le ciel prendra soin de nous. O ma fille! tu me fais sentir combien il est heureux d'être mère. (*Elle l'embrasse.*) Quel bien sur la terre vaudroit pour moi la tendresse que tu montres à tes parens? Console-toi. Je vous avois conservé ce dernier reste de beurre; et tu peux encore aujourd'hui manger ton pain tout entier. Il faut qu'il te donne des forces afin que tu puisses nous en gagner quand tu seras plus grande. Ne seras-tu pas bien-aise alors de travailler pour tes parens?

JEANNETTE.

Ah! si je le serai! Heureusement nous pouvons commencer déjà. Nos mains sont petites, mais nous en travaillerons plus long-temps dans la journée; et tout ce que nous viendrons à bout de gagner, nous le donnerons à mon père pour acheter du bétail. Nous éleverons aussi des poules; nous vendrons nos œufs; et cet argent, ma mère, tout cet argent, nous te l'apporterons avec joie.

(*Voyant les yeux de Marguerite pleins de larmes*). Oh ! ne pleure donc pas, je te prie ; cela m'ôteroit le courage.

MARGUERITE.

Va ! si je pleure, c'est de la joie que tu me donnes. Mais il est temps que tu déjeûnes. Il y a bien des choses à ranger dans la maison ; et je veux que ton père trouve tout en ordre lorqu'il reviendra.

JEANNETTE.

Est-ce qu'il est aux champs avec mes frères ?

MARGUERITE.

Non, il est allé faire un tour à la ville. Il avoit besoin de parler à monseigneur.

JEANNETTE.

Ah ! tant mieux. Mon père est toujours gai, lorsqu'il revient de chez lui. C'est un bien excellent homme, n'est-ce pas, que ce M. de Verville ?

MARGUERITE.

Oui ! ma fille. Jusqu'à présent il a eu des bontés pour nous. Dieu veuille qu'il nous les continue, lorsque nous en avons le plus grand besoin. Depuis les pertes que nous avons faites, nous ne sommes plus en état

de le payer ; et souvent les personnes qui nous ont montré le plus d'attachement, quand nous avons été exacts à les satisfaire, ne nous regardent que d'un plus mauvais œil, lorsqu'elles se voient en danger de perdre quelque chose de notre part.

JEANNETTE.

Monseigneur ne sera pas de ces personnes-là, j'en suis sûre.

MARGUERITE.

Je l'espère aussi, mon enfant ; autrement nous serions bien à plaindre !

JEANNETTE.

Qu'il me tarde que mon père soit rentré, pour avoir de bonnes nouvelles ! Doit-il revenir ce matin ?

MARGUERITE.

Il s'est mis en route au lever du soleil ; et je l'attends à chaque minute.

JEANNETTE, *posant son pain sur la table.*

En ce cas, avant de déjeûner, je vais tirer du vin, et le mettre rafraîchir. Il ne sera pas fâché d'en boire une goutte à son retour.

MARGUERITE.

Mange d'abord ton pain ; je me chargerai de ce soin, moi.

JEANNETTE.

Tu me demandois tout-à-l'heure si je ne travaillerois pas volontiers pour mes parens; et maintenant tu ne veux pas que je travaille.

MARGUERITE.

A la bonne-heure. Je serois fâchée de te dérober ce plaisir. Aussi-bien, je vois qu'il t'en reviendra des caresses de ton père.

JEANNETTE.

Ah! je ne sais qui de nous deux est le plus content, lorsque je les mérite. Je vais tâcher d'en gagner.

(*Elle sort*).

SCÈNE III.

MARGUERITE.

Chers enfans, le ciel m'en est témoin, c'est pour vous sur-tout que l'indigence me paroissoit affreuse; et c'est vous qui me donnez les premières consolations! Que je dois bien plus vous aimer, lorsque vous êtes le seul bien qui me reste! Sans le malheur, je n'aurois pas connu toute votre tendresse. Peut-être m'aiderez-vous à vaincre mon chagrin, à force de combattre pour

vous le cacher. Non, je ne troublerai point de mes plaintes la charmante gaîté de votre âge. (*Elle court vers le berceau, en tire l'enfant, le serre entre ses bras, et le regarde avec attendrissement*). C'est à toi seul que je viendrai dire mes peines, toi qui ne sens rien encore des maux de tes parens. Je puis verser des larmes en ta présence, sans craindre de t'affliger. Heureux enfant! je pleure sur ton sort, et tu me réponds d'un sourire. (*Elle l'embrasse avec transport*).

SCÈNE IV.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *arrivant au moment où Marguerite tient l'enfant dans ses bras*).

MA mère, donne-le-moi à mon tour que je le caresse. (*Elle le prend et l'embrasse.*) N'est-ce pas, mon ami, quand tu seras fort comme moi, tu travailleras aussi pour tes parens? Oh! tu verras comme je vais prendre soin de ta petite personne, pour que tu deviennes plutôt grand et ro-

buste. Tiens, nous sommes occupées, il faut que tu ailles dormir un peu. (*Elle le remet dans son berceau, tandis que Marguerite les regarde l'un et l'autre d'un œil où la tendresse et la joie percent à travers quelques larmes. Jeannette revient vers Marguerite, et lui dit*) : Ma mère, je viens de mettre le vin rafraîchir: prête-moi la clef de l'armoire pour avoir du linge et une camisolle pour mon père. (*Elle prend la clef et ouvre l'armoire*). Il fait si chaud ! Je crois le voir venir trempé de sueur, et mourant de fatigue.

MARGUERITE.

Ah ! s'il a fait quelque chose de bon pour sa famille, il arrivera tout délassé.

JEANNETTE, *refermant l'armoire, et posant du linge blanc sur une chaise.*

Je le connois. C'est qu'il voudra tout de suite s'en aller aux champs. Il n'y a jamais un moment de perdu avec lui.

MARGUERITE.

C'est une bonne leçon pour nous. Toi, par exemple, tu ferois bien de manger ton pain, pour aller à l'école quand tu auras embrassé ton père.

JEANNETTE.

A l'école ? Oh ! je n'y vais plus à présent.

MARGUERITE.

Qu'oses-tu dire, Jeannette ? Est-ce que tu ne veux plus apprendre à lire et à écrire ? Va, mon enfant, à quelque nécessité que nous soyons réduits, j'espère que notre travail nous mettra toujours en état de te faire instruire. Je me retrancherois plutôt la moitié de mes besoins.

JEANNETTE.

Il n'y aura plus rien à dépenser pour cela. Est-ce que mon frère Valentin ne lit pas aussi couramment que le magister au pupitre ? C'est lui qui sera notre maître, à Louison et à moi. Il nous le disoit ce matin : Mes sœurs, vous savez que je me repose une demi-heure après le dîner, avant de retourner au travail ? Eh bien ! si vous voulez, pendant ce temps, je vous commencerai une leçon ; et le soir, à mon retour, je vous l'acheverai. Vous n'aurez qu'à vous bien appliquer, bientôt vous en saurez autant que la plus forte écolière du village. Nous devons commencer aujourd'hui, et tu verras.

MARGUERITE.

Comment, cette pensée est déjà venue à Valentin ?

JEANNETTE.

Oui, ma mère, de lui-même. Je ne m'avisois pas d'y songer. C'est moi, disoit-il, qui ai le plus coûté à nos parens, parce que je suis le plus âgé. S'ils avoient moins dépensé pour moi, ils auroient encore cet argent, et ils pourroient le dépenser pour mes sœurs. Ainsi donc il faut que je vous rende, autant que je pourrai, l'instruction que j'ai reçue, et qu'ils ne sont plus en état de payer pour vous.

MARGUERITE.

Hélas ! pouvions-nous penser, en lui donnant des maîtres, que vous n'auriez pas un jour le nécessaire ? Il nous en a coûté un peu, il est vrai, pour le faire instruire ; mais j'en suis aujourd'hui bien contente. Cet argent n'a pas été mal employé. Valentin est reconnoissant, et il cherche de son mieux à nous en donner des preuves.

SCÈNE V.

MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

LOUISON, *en sautant.*

Le voici ! le voici !

MARGUERITE.

Qui veux-tu dire, Louison ?

LOUISON.

C'est mon père ; il vient d'arriver.

SCÈNE VI.

THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE, *courant vers Thibaut les bras ouverts.*

Ah ! mon ami !

JEANNETTE, *lui baisant la main.*

O mon père !

LOUISON.

Que je suis joyeuse de te voir de retour !

THIBAUT.

Bonjour, ma femme ; bonjour, mes chers enfans.

MARGUERITE.

Tu dois être bien fatigué de ta course !

THIBAUT.

Non, je me sens tout dispos. Mais toi, ma pauvre Marguerite, tu as l'air un peu triste. Tes yeux sont rouges; tu as pleuré, je le vois.

MARGUERITE.

Il est vrai, mon ami, mais n'en sois pas en peine; c'est du plaisir d'avoir de si braves enfans. Si tu savois combien ils m'ont donné ce matin de satisfaction à ton sujet !

THIBAUT.

Tu me fais bien plaisir de me dire ces douces paroles ! Il n'y a pas de plus grand bonheur, lorsqu'on fait son devoir, que de le voir faire à ceux qui nous appartiennent. Je suis allé à la ville le cœur plein de votre idée: maintenant que je rentre à la maison, je vois que ma femme et mes enfans se sont occupés de moi. C'est bien consolant.

MARGUERITE.

Veux-tu prendre quelque chose? veux-tu changer d'habits? Jeannette a pourvu à tous ces besoins.

THIBAUT.

Non, je te remercie, il n'est pas nécessaire. Cette seule pensée me rafraîchit et me délasse. (*Il baise au front Jeannette.*)

MARGUERITE.

Tu as vu monseigneur? Et bien! comment l'as-tu trouvé?

THIBAUT.

Comme je m'y attendois. Il a un cœur bon et sensible. C'est un homme, Marguerite, un homme dans toute la force du mot.

MARGUERITE.

Est-il vrai? A-t-il été touché de notre malheur? Conte-moi cela.

THIBAUT.

Aussi-tôt qu'on lui a dit que j'étois arrivé, sans me faire attendre un moment, il est venu me recevoir, et m'a fait entrer dans la plus belle salle de son hôtel.

JEANNETTE.

Dans la plus belle salle?

THIBAUT.

Oui, Jeannette. Il étoit à prendre du café avec sa femme. On a fait porter d'un jambon pour moi sur la même table; et madame a bien voulu m'en couper une tranche.

LOUISON.

Madame, elle-même?

THIBAUT.

Vraiment oui, de ses propres mains, et d'une façon bien aimable encore!

MARGUERITE.

Oh! la chère dame!

THIBAUT.

On n'a point voulu me laisser parler d'affaires que je n'eusse achevé de déjeûner.

MARGUERITE.

Voyez, comme c'est charmant! Et ensuite?

THIBAUT.

Eh bien! mon cher Thibaut, quelles nouvelles, m'a dit monseigneur? De bien mauvaises, lui ai-je répondu. En huit jours, j'ai perdu tout mon bétail par une maladie, qui est venue à la suite de cette horrible sécheresse. Me voilà ruiné. Je viens vous en avertir, pour que vous soyez libre de donner votre ferme à un autre. Je viens aussi vous offrir tout ce qui me reste dans le monde. Il est bien affligeant pour moi de n'avoir pas assez pour vous satisfaire. Mais je vous promets en honnête homme de travailler nuit et jour, afin de parvenir à vous

THIBAUT.

Non, du tout, au contraire. Écoute, Thibaut, m'a dit ce brave homme, il ne faut pas te désespérer. Retourne vers ta femme. Je vais faire mettre bientôt mes chevaux, et je me rendrai chez toi. Là, nous nous accorderons ensemble. Je t'ai regardé toujours comme un homme de bien, et je prendrai tous les arrangemens que tu voudras.

MARGUERITE.

Est-il possible? Voyons, combien pouvons-nous lui devoir?

THIBAUT.

Dix-huit cents écus.

MARGUERITE.

Juste ciel! comme nous sommes loin de ce compte!

THIBAUT.

Il est vrai. Mais si nous avions sauvé notre bétail, si nos foins avoient rendu cette année, nous aurions de quoi payer cette somme, et une autre fois au-delà.

MARGUERITE.

Ah! mon ami, qu'allons-nous devenir?

THIBAUT.

Ne perdons pas courage, ma femme. Nos mains valent de l'or. Tant que nous aurons

de la force et de la santé, notre dette peut se payer avec le temps. C'est toute ma consolation. Je mourrois bien vîte d'étouffement de cœur, si je croyois qu'en mettant un écu au bout l'un de l'autre, je ne parviendrois pas à la fin à me libérer. As-tu rassemblé tout l'argent que nous avons chez nous ?

MARGUERITE.

Oui, mon ami, je l'ai compté, et je l'ai mis dans le sac. (*Elle va tirer d'un coffre un sac de cuir.*) Il n'y a pas tout-à-fait cent écus ronds.

THIBAUT.

Ils y étoient pourtant, je crois?

MARGUERITE.

Il est vrai. C'est que j'en ai tiré douze francs pour faire aller tant bien que mal notre ménage pendant quelques jours.

THIBAUT, *la regardant fixement.*

Mais, ma chère femme, pouvons-nous tenir notre ménage avec l'argent d'un autre? Bonté divine! ne souffre pas que de pareilles pensées nous viennent jamais dans l'esprit. Mets ces douze francs avec le reste, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, *avec un soupir.*

Oui, tu as raison, les voilà. (*Elle met les douze francs dans le sac, et va l'enfermer dans le coffre*).

THIBAUT.

C'est bien. Nous n'avons plus qu'à rassembler nos hardes et nos meubles, pour les abandonner à monseigneur. Nous ne garderons que les habits que nous avons sur le corps. De cette manière, nous pourrons nous présenter le cœur net devant lui. Voilà le seul parti que nous ayons à prendre pour n'être pas malheureux.

(*On frappe doucement*).

JEANNETTE, *allant à la porte.*

Il me semble que l'on vient de frapper. Oui, je vois quelqu'un. (*Elle revient, et dit à voix basse*) : C'est M. le bailli.

THIBAUT.

M. le bailli! Que me veut-il? Nous n'avons jamais eu rien à démêler ensemble.

MARGUERITE.

Je me sens frissonner par tout mon corps. Nous sommes perdus, mon ami, la justice se met dans nos affaires. Je connois le bailli. Il faut qu'il y ait du malheur, puisqu'il s'en mêle.

THIBAUT.

Tranquillise-toi, ma femme, nous n'avons rien à craindre. Emmène tes enfans, et laisse-moi seul avec lui.

MARGUERITE.

Que me dis-tu ? je ne veux pas te quitter.

THIBAUT.

Non, laisse-nous. Si méchant qu'il soit, il ne m'effraie pas. Tu m'affligerois de rester. Sors, je t'en prie.

MARGUERITE.

Puisque tu le veux, il faut t'obéir. (*Elle se retire, en prenant Jeannette et Louison par la main. Le bailli les rencontre à son passage, et les salue. Les petites filles saisies de frayeur, se pressent contre leur mère, et sortent avec elle*).

SCÈNE VII.

LE BAILLI, THIBAUT.

LE BAILLI.

THIBAUT, ne t'ai-je pas vu passer tout-à-l'heure sur le chemin de la ville ?

THIBAUT.

Cela peut être, M. le bailli ; j'en reviens

effectivement. Je suis allé rendre compte à monseigneur du mauvais état de mes affaires.

LE BAILLI.

Comment! sans me consulter! Vous êtes-vous arrangés ensemble?

THIBAUT.

Non, pas encore.

LE BAILLI.

Ah! tant mieux. Je suis venu t'offrir mes services pour te défendre contre lui.

THIBAUT.

Contre lui! N'est-ce pas monseigneur qui vous a fait obtenir la place que vous avez?

LE BAILLI.

J'en conviens. Aussi je ne veux pas agir ouvertement. Mon dessein est de te soutenir en secret. Je te donnerai un homme de loi de la ville, qui te feroit gagner, quand tu devrois perdre. Tu m'entends? ce qu'on appelle un grand coquin. Il te servira bien; c'est mon ami.

THIBAUT.

Un grand coquin, votre ami! Voyez la sympathie! Je l'aurois deviné.

LE BAILLI.

On ne prend pas ces choses au pied de la lettre. Je veux dire, un homme qui saura te tirer d'embarras. La circonstance t'est favorable. Lorsque l'année se trouve extraordinairement mauvaise, les juges accordent des dédommagemens aux fermiers contre leurs seigneurs.

THIBAUT.

Et donnent-ils aux seigneurs des reprises contre leurs fermiers, quand l'année se trouve extraordinairement bonne ?

LE BAILLI.

Non.

THIBAUT.

En ce cas, je n'irai point solliciter vos juges. Si j'avois gagné deux mille écus sur ma ferme, monseigneur n'auroit eu rien à réclamer contre moi. Quand j'y perds deux mille écus, je ne dois rien avoir à réclamer contre lui.

LE BAILLI.

Tu méprises donc la justice, quand elle vient à ton secours ?

THIBAUT.

Je ne méprise point la justice ; mais j'estime encore plus ma conscience. Si j'ai fait

un marché qui ne soit pas contre la loi, la loi n'a rien à y voir. Elle auroit beau me décharger de mon engagement, l'honneur me condamneroit à le remplir.

LE BAILLI.

Ton honneur ni ta conscience ne souffrent en rien dans cette affaire. Ce n'est pas ta faute si tu as essuyé une si grosse perte.

THIBAUT.

Qu'en savez-vous? Peut-être ai-je eu tort d'acheter à la fois tant de bétail. Je n'avois qu'à en acheter seulement la moitié, je n'aurois pas tant perdu; et il me seroit resté de l'argent pour payer mon fermage.

LE BAILLI.

Ta faute ou non, elle est commise. Et sais-tu bien à quoi tu t'exposes, en te livrant à la discrétion de M. de Verville? Il peut te faire emprisonner.

THIBAUT.

S'il a ce droit sur moi, pourquoi voudrois-je le lui faire perdre? S'il veut me traiter avec humanité, pourquoi lui en dérober le plaisir?

LE BAILLI.

Quand il ne te poursuivroit pas avec rigueur, il est mortel; et ses héritiers ne se-

ront pas si traitables. Au lieu qu'en recourant à la justice, tu peux te mettre à l'abri de tout, au moyen d'une quittance finale qu'elle te fera donner.

THIBAUT.

Quoi ! la justice iroit faire accroire à monseigneur qu'il est payé, avant qu'il ait reçu jusqu'au dernier sou ?

LE BAILLI.

Non ! mais après avoir pris connoissance de tes affaires, elle lui témoignera que tu es dans l'impuissance de le payer.

THIBAUT.

Je n'ai pas besoin d'elle pour cela. Je le ferai bien voir aussi clairement à monseigneur. Il sait les malheurs qui m'ont réduit à l'état fâcheux où je me trouve. Il ne peut pas maintenant prétendre plus que je ne possède.

LE BAILLI.

Sans doute : mais il faut toujours se mettre en règle. D'abord l'homme de loi que je te donnerai, te dressera une requête pour me demander un rapport de justice. Alors je ferai avec les experts une estimation de tes bleds, puis un inventaire de tes meubles ; et ensuite nous procéderons.

THIBAUT.

Et cela se fait-il pour rien ?

LE BAILLI.

Ce ne seroit pas juste. Il y a les droits de ma place. Mais ce n'est pas toi qui les paie. Ils seront prélevés avant tout sur ce qui reviendroit de tes deniers à M. de Verville.

THIBAUT.

C'est donc autant de moins qu'il en recevroit ?

LE BAILLI.

Que t'importe ?

THIBAUT.

Comment ! M. le bailli, que m'importe ? Je n'irai pas vous laisser palper une partie de mon argent, vous à qui je ne dois rien, pour en frustrer monseigneur, à qui j'ai tant d'obligation des bontés qu'il a toujours eues pour moi.

LE BAILLI.

Tu n'en serois pas moins quitte envers lui. Il seroit obligé de se contenter, pour sa créance entière, de l'abandon de tes effets : encore t'en ferois-je conserver une partie ; et ce que tu pourrois gagner ensuite, sepour toi.

THIBAUT.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Tout ce qui me reste aujourd'hui, je veux le céder à monseigneur ; et tout ce que je pourrai ménager ensuite chaque jour, après avoir nourri ma famille, je le ramasserai pour m'acquitter peu-à-peu envers lui.

LE BAILLI.

Y penses-tu, de vouloir t'épuiser de travail, sans en tirer de profit ? Veux-tu passer ta vie entière à labourer pour les autres ?

THIBAUT, *avec sensibilité.*

Ah ! vous ne savez pas le plaisir que l'on ressent à se trouver content de soi-même ! Avec quelles larmes de joie je lui apporterai de temps-en-temps le fruit de mes sueurs ! Quel bonheur je goûterai de pouvoir lui témoigner ma reconnoissance, de lui montrer qu'il ne s'est pas trompé sur mon compte en me croyant un honnête homme, et qu'en perdant toute ma petite fortune, je n'ai rien perdu de ma probité !

LE BAILLI.

Je vois, mon pauvre Thibaut, que tu n'entends rien aux affaires.

THIBAUT.

C'est-à-dire, que je ne veux pas vous aider à faire les vôtres. Croyez-vous que je sois la dupe de votre avarice? Vous ne cherchez qu'à m'embarquer dans un procès pour en tirer du profit. Que n'alliez-vous offrir contre moi vos services à monseigneur? Vous saviez qu'il avoit trop de bonté pour vouloir achever ma ruine, en me poursuivant avec rigueur; et vous avez cru que moi, j'aurois assez d'ingratitude pour chercher à lui soustraire ce que je lui dois si justement? Non, M. le bailli; oubliez, si vous voulez, ses services, moi je veux m'en souvenir jusqu'au dernier de mes jours. Je n'ai pas eu besoin de vous jusqu'ici, je saurai toujours m'en passer. Allez chercher d'autres pratiques à ces coquins, dont vous faites vos amis.

LE BAILLI.

Quoi! tu oses m'injurier! Sais-tu que je puis tôt ou tard te faire sentir ma vengeance?

THIBAUT.

C'est moi qui vous ferois trembler de la mienne, si j'allois découvrir vos sourdes manœuvres à monseigneur.

LE BAILLI.

Ah ! mon cher Thibaut, je t'en conjure...

THIBAUT.

Sortez, lâche que vous êtes. Je ne suis pas plus capable d'abuser de mes avantages que de vos conseils. (*Le bailli se retire avec confusion.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT.

Les voilà, ces gens qui devroient faire fleurir la paix dans les campagnes ! Ils ne cherchent qu'à y porter le trouble et la division. C'est eux qui sont la ruine du paysan, en les précipitant dans les procès. Au lieu d'entretenir la bonne intelligence entre le pauvre et le riche, ils ne travaillent qu'à les aigrir l'un contre l'autre. Eh ! quel est le seigneur qui n'auroit pas du plaisir à traiter humainement son fermier, s'il savoit que celui-ci le regarde comme son père ? O M. de Verville ! soyez le mien ! Je vous abandonne avec confiance bien plus que ma propre destinée, c'est le sort de ma femme et de mes enfans.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Non, te dis-je, Marguerite, nous n'avons rien à craindre du bailli. Je t'assure qu'il a une plus grande peur de moi dans ce moment, qu'il ne m'en fera jamais.

MARGUERITE.

A la bonne-heure. Je sais que tu ne voudrois pas me tromper, quand ce seroit pour me rendre plus tranquille.

THIBAUT.

Rassure-toi donc. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Je croyois que Gervais avoit perdu comme moi tout son bétail. Mais en donnant un coup-d'œil à notre jardin, j'ai vu à travers la haie quatre belles vaches qui paissent là-bas dans sa prairie.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami?

THIBAUT.

C'est qu'il y a un accord entre nous, par lequel il me revient deux de ces bêtes.

MARGUERITE.

Et comment donc?

THIBAUT.

Je vais te le dire. Lorsque la maladie commençoit à se répandre sur nos bestiaux, je vis Gervais fort triste. Comme j'étois alors plus fortuné que lui, je lui promis de ne pas le laisser dans la peine. Il me remercia d'une manière si touchante de ma bonne volonté, que je voulus sur-le-champ lui en donner une preuve. Quoique mon troupeau fût plus nombreux que le sien, nous convinmes que nous mettrions ensemble toutes nos bêtes qui réchapperoient de la maladie, et que nous partagerions par égale moitié. J'étois alors bien loin de penser que cet arrangement ne dût pas tourner à son avantage. Aujourd'hui même je ne voudrois pas en profiter, s'il ne regardoit que nous seuls. Mais je n'en suis plus le maître. Je me vois obligé de rassembler tout ce que j'ai au monde pour l'abandonner à monseigneur.

Je me croirois coupable d'un vol, si je ne réclamois à son profit jusqu'à la moindre chose qui doit me revenir.

MARGUERITE.

Et as-tu vu Gervais depuis nos pertes?

THIBAUT.

Non; mais tout-à-l'heure je lui ai dépêché notre fils George par la petite porte du jardin. Tiens, le voici déjà de retour.

SCÈNE II.

THIBAUT, MARGUERITE, GEORGE.

THIBAUT.

Hé bien! mon fils, que dit Gervais?

GEORGE.

Qu'il ne sait de quoi je parle, ni ce que vous avez à demander de ses vaches.

THIBAUT, *d'un air surpris.*

Il faut sans doute que tu aies fait ton message de travers.

GEORGE.

Non, non, mon père. Je lui ai dit fort clairement la chose comme vous me l'aviez commandé. Il a si bien compris mes paroles, qu'il les a rapportées au bailli, qui venoit

le voir. Au reste, il va venir vous parler lui-même.

THIBAUT.

Bon, bon, les choses s'arrangeront entre nous au premier mot. Gervais sait aussi bien que moi ce que nous nous sommes promis l'un à l'autre.

MARGUERITE.

As-tu quelque assurance par écrit de sa promesse ?

THIBAUT.

Je n'en ai pas besoin, ma femme. Peut-il y avoir d'assurance mieux écrite que notre parole même ? Quand celle-ci ne tient pas, la probité ne tient plus.

MARGUERITE.

Tu t'imagines que tout le monde pense comme toi. Ah ! mon ami, dès qu'il s'agit d'intérêt.....

THIBAUT.

Que dis-tu ? Jamais je ne croirai ces vilenies de mon voisin. Je l'ai toujours regardé comme un brave homme. Mais le voici, tu verras comme tout va s'expliquer. (*A George.*) Je n'ai plus besoin de toi, mon fils ; tu peux retourner à l'ouvrage.

GEORGE.

Oui, mon père. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

THIBAUT.

Tu as bien fait, Gervais, de venir toi-même. Je parie que George aura brouillé toute sa commission.

GERVAIS.

Je le croirois; car je n'ai rien compris à ce qu'il vouloit me faire entendre. Il m'a dit que tu envoyois chercher mes vaches.

THIBAUT.

Non, je lui avois ordonné de te demander les miennes.

GERVAIS.

Tes vaches?

THIBAUT.

Oui, oui, de celles que j'ai vues dans ta prairie. N'en as-tu pas sauvé quatre?

GERVAIS.

Sans doute. Mais sont-elles à toi?

THIBAUT.

Deux de celles-là m'appartiennent. Ne

nous sommes-nous pas donné parole de partager en bons amis ce qui nous resteroit ?

GERVAIS, *d'un air embarrassé.*

Mais, Thibaut.....

THIBAUT.

Point de détour. Dis nettement si cela n'a pas été convenu entre nous.

GERVAIS.

Je ne puis en disconvenir, mon voisin ; mais on dit bien des choses qui ne peuvent pas ensuite se pratiquer. Considère un peu ma situation. D'un si beau troupeau que j'avois, ne sauver que quatre têtes, et t'en donner deux.

THIBAUT.

Je suis plus à plaindre, moi qui suis forcé de te les demander. Quand nous avons fait notre accord, pour lequel de nous devoit-il être le plus avantageux ? N'avois-je pas un plus grand nombre de vaches que toi ? N'étoit-ce pas un moyen plus honnête que j'employois pour te secourir ? Ne le regardois-tu pas toi-même comme un bienfait de ma part ? Ose le désavouer.

GERVAIS.

Tant s'en faut, mon voisin ; mais après une si grosse perte....

THIBAUT.

Voilà donc à quoi tient ta probité ? Tu es un de ces honnêtes gens qu'on voit marcher d'un pied assez ferme dans le bonheur; mais qui trébuchent à tout pas dans la disgrace. Marguerite t'avoit connu mieux que moi. Je vois bien qu'il ne faut le plus souvent priser la droiture que pour sa propre valeur.

GERVAIS.

Mais le bailli vient de m'assurer que la justice même ne sauroit me condamner là-dessus.

THIBAUT.

Je n'ai plus rien à te dire si tu consultes la chicane avant ta conscience. J'étois ton ami, et je m'en souviens encore assez pour ne pas te citer devant les juges, et te faire déclarer tout haut ta malhonnêteté. Va, je te laisse tes vaches. Je ne te les aurois jamais demandées pour moi-même. Ce n'étoit que pour m'acquitter envers M. de Verville. J'en travaillerai un an de plus pour lui. Tu peux te retirer. Je te rends ta parole.

GERVAIS, *avec l'accent du désespoir.*

Ah! Thibaut, tu me portes le couteau dans le cœur. (*Il se retire à pas lents.*)

SCÈNE IV.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *cachant sa tête dans ses mains.*

Il m'a trompé, lui que je croyois mon plus fidèle ami ! Étoit-ce de sa part que je devois l'attendre ?

MARGUERITE, *s'approchant de lui.*

Allons, mon cher homme ! C'est mon tour de te donner un peu de courage.

THIBAUT.

Ah ! Marguerite, j'en ai contre toutes les pertes de la richesse, mais non contre celles de l'amitié.

MARGUERITE.

Console-toi. Nous trouverons des amis plus sûrs. Tiens, voici le riche Robert. Il a peut-être quelque chose de bon à te proposer.

SCÈNE V.

THIBAUT, MARGUERITE, ROBERT.

ROBERT.

Bonjour, Thibaut! Eh bien! comment cela va-t-il?

THIBAUT.

Fort mal, Robert. Tu dois certainement savoir que je suis ruiné.

ROBERT.

Oui, l'on vient de me le dire; et c'est pour cela que je suis venu te voir.

THIBAUT.

Je n'ai plus rien.

ROBERT.

Comment donc? tu as encore un beau champ de bled, dont tu peux faire de plus beaux écus. Si tu veux le vendre, je suis ton homme. Je te l'achète sur pied, tel qu'il est, argent comptant. Qu'en dis-tu?

THIBAUT.

Est-ce que tu en aurois envie? Tant-mieux. Monseigneur doit venir ce matin. Tu pourras t'arranger avec lui. Je n'irai pas sur ton marché.

ROBERT.

Je n'ai rien à voir avec monseigneur. C'est ton bled.

THIBAUT.

Il m'appartenoit il y a quelques jours. Il n'est plus à moi maintenant.

ROBERT, *avec surprise.*

Comment ! est-ce que tu le lui aurois vendu ?

THIBAUT.

Non; mais depuis que j'ai vu mourir mes bestiaux, je suis hors d'état de le payer. Je lui abandonne tout ce que je possède.

ROBERT.

Es-tu fou, Thibaut? Tant qu'il ne s'est pas pourvu en justice pour se faire adjuger ton grain par forme de nantissement, il t'appartient; et tu peux en faire ce qu'il te plaira. Tu as déjà trop perdu, pour perdre encore le reste. Demande à Marguerite ce qu'elle en pense.

MARGUERITE.

Je pense qu'il nous faut d'abord payer ce que nous devons, à quelque prix que ce soit. Si nous n'avons plus notre bétail, monseigneur n'en a pas profité. Cette perte nous regarde, et non pas lui.

ROBERT.

Mais cela ne va pas jusqu'à se mettre sans pain. Il faut garder quelque chose pour remonter au-dessus de ses affaires.

THIBAUT, *le regardant d'un air sévère.*

Et cela aux dépens de notre bon seigneur ?

ROBERT.

Il est si riche ! Tout ce qui lui reviendroit de votre abandon, seroit pour lui moins qu'un écu pour vous.

THIBAUT.

Il pourroit s'en passer, je le crois ; mais est-ce à moi de le prendre ? Cela te paroît-il juste ?

ROBERT.

Comme si tu ne savois pas que c'est un homme compatissant et généreux !

THIBAUT.

C'est pour cela même qu'on est obligé d'en user plus honnêtement envers lui.

MARGUERITE.

Parce qu'il traite bien les autres, vous verrez qu'il faudroit le maltraiter !

THIBAUT.

Allons, Robert, ce seroit une infamie.

ROBERT.

Ne sois donc pas si fier, et sois un peu

mieux avisé. Il n'y a que la manière de voir les choses. Il te feroit sans doute du bien : pour en être plus sûr, tu te le fais à toi-même. Est-ce un mal de se mettre au nombre des malheureux qu'il soulage ?

THIBAUT.

Il n'auroit pas long-temps à jouir de cette douceur, si tous ses fermiers suivoient tes avis.

ROBERT.

Que tu es obstiné ! Je perds mon temps avec toi. Je n'ai qu'un mot à te dire. Veux-tu me vendre ton bled, oui ou non ?

THIBAUT, *avec un sourire de mépris.*

Ha ! je comprends à merveille. Je devine ce qui te fait prendre tant de part à mon malheur. Écoute, tu es riche, et ce marché ne seroit pour toi qu'une bagatelle. J'ai un meilleur coup à te proposer de faire ensemble.

ROBERT.

Voilà qui est raisonnable. Voyons.

THIBAUT.

Monseigneur est près d'arriver. Il porte toujours sur lui une bourse bien garnie, une montre d'or et des bijoux précieux. Veux-tu que nous allions l'attendre au coin

de la forêt, pour lui enlever sa dépouille ? C'est une bonne affaire celle-là !

ROBERT, *reculant deux pas en arrière.*

Y penses-tu, Thibaut ?

THIBAUT.

Il est si riche ! Ce qu'il perdroit de l'aventure, seroit pour lui moins qu'un écu pour nous.

ROBERT.

Oui, mais le gibet !

THIBAUT.

Il n'y a donc que cela qui t'arrête ? Si j'étois juge, Robert, je te ferois bien voir que ce que tu me proposes ne le mérite pas moins. Prendre à quelqu'un son argent dans sa poche, ou lui enlever les fruits de sa terre, quand on est hors d'état de le payer, je ne sais lequel de ces deux vols est le plus affreux.

ROBERT.

J'y vois une grande différence.

THIBAUT.

Cela peut être ; mais donne-toi la peine d'y réfléchir, et tu penseras comme moi.

ROBERT.

Je n'ai garde, vraiment. Je ferois de

beaux profits avec cette manière de raisonner! Allons, Thibaut, songe un peu mieux à tes affaires. Ton seigneur t'aura de grandes obligations, quand tu te seras réduit à la misère pour lui! Tu n'y gagneras que des mépris de sa part, et de plus mauvais traitemens.

THIBAUT.

Oui! s'il avoit un cœur tel que le tien, j'aurois sujet de le craindre.

ROBERT.

Mais dis-moi donc, homme intraitable, quel mal je fais, lorsque je veux empêcher ta famille de souffrir les horreurs du besoin? C'est toi qui seras coupable de ses souffrances et de sa mort. Je ne demande qu'à te donder la valeur de ton bled, si tu es raisonnable. Et avec cet argent.....

THIBAUT, *lui saisissant brusquement le poignet.*

Robert, j'ai perdu en huit jours toute ma richesse, et je me vois au moment de n'avoir plus une obole. Mais avant que je songe à pourvoir aux besoins même les plus pressés de ma subsistance par quelque moyen déshonnête, (*il ôte son chapeau*) je

demande au ciel de me foudroyer de son tonnerre.

ROBERT, *avec un sourire moqueur.*

A la bonne-heure. Que t'importe ta femme et tes enfans ? laisse-les mendier leur pain. Tu auras le plaisir, sur ton fumier, de t'entendre appeler le brave Thibaut, l'honnête homme.

THIBAUT.

Et toi ! l'on ne t'appelera jamais qu'un fripon. Malheureux ! tu as plus d'argent qu'il ne t'en faut pour vivre ; et dans l'avidité d'en amasser encore, tu veux dépouiller les autres, et me rendre scélérat comme toi ! (*Il le prend par les épaules*). Sors à l'instant de ma maison, ou je suis capable de t'assommer. (*Il le chasse honteusement.*

SCÈNE VI.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Je n'ai vu de ma vie un plus effronté coquin. Il sait l'horreur que j'ai pour la moindre injustice, et il vient, du premier abord, me proposer un vol épouvantable ! Il n'en

auroit pas eu l'audace, lorqu'il me savoit à mon aise. L'indigence doit être bien affreuse, si elle expose à de pareils affronts! O Marguerite! ne nous laissons jamais ébranler par les tourmentes de la misère. Plus nous sommes pauvres, plus il faut nous roidir dans notre probité.

MARGUERITE.

On croiroit autrement que nous n'avions de l'honneur que par la richesse.

THIBAUT.

Voilà ce qui me console des indignités que je viens de souffrir. N'écoutons plus les autres, ma femme. Nous n'avons besoin que de nous-mêmes. (*On entend du bruit à la porte.*) Qui frappe? Ne pourrai-je donc avoir un seul moment de repos?

SCÈNE VII.

THIBAUT, MARGUERITE, PELAGE.

PELAGE.

Bonjour, mes braves gens!

THIBAUT, *s'avançant brusquement vers lui.*

Que nous veux-tu, Pelage? Viens-tu nous proposer aussi quelque noirceur?

PELAGE, *d'un ton calme.*

Moi! Thibaut? En as-tu jamais entendu de ma bouche?

THIBAUT, *se jettant dans ses bras.*

Non, non! pardonne. C'est un reste d'indignation qui m'emportoit. Si tu savois ce qui m'arrive depuis une heure, tu m'excuserois de me défier de tous les humains. L'homme de la justice veut me faire commettre une iniquité; mon ami me paie d'un bienfait par de l'ingratitude; et le plus riche habitant du village, marchande ma droiture pour un misérable profit.

PELAGE.

Oublie ces malheureux. S'ils ont choisi le mal pour métier, tu es bien bon de t'offenser de leur infamie! Écoute, je n'ai que deux mots. Je sais que tu es hors d'état de payer M. de Verville. Il me seroit impossible, pour le moment, de t'avancer la somme qui te manque. Mais tâche d'obtenir du temps. J'ai de quoi répondre: je serai ta caution, et tu garderas ta ferme.

MARGUERITE, *à Thibaut qui reste immobile, frappé d'une vive surprise.*

Vois, mon ami, quelle bonté! (*à Pe-*

lage.) O! mon cher voisin, d'où te vient pour nous une pensée si secourable ?

PELAGE.

Elle est toute simple. Le brave Thibaut, me suis-je dit, a soulagé de son mieux tous ceux qu'il a vus dans la peine. Il seroit bien affreux qu'il ne trouvât personne pour l'en retirer à son tour ; et je suis venu.

MARGUERITE, *à part.*

Il semble que le ciel nous l'envoie.

PELAGE.

Eh quoi ! Thibaut, tu ne dis rien? (*Il lui tend la main.*)

THIBAUT, *la prenant avec vivacité, et la serrant dans les siennes.*

Ah ! mon cher Pelage, ne crois pas que ce soit par indifférence. Je suis pénétré jusqu'au fond du cœur de tes offres ; mais je ne puis les accepter.

PELAGE.

Pourquoi donc ? Elles ne te seront pas inutiles. Dans quelque bonne disposition que M. de Verville soit à ton égard, il deviendra plus facile encore, en se voyant pleinement en sûreté par ma caution.

PELAGE.

Je ne te presse plus. Je sens que je ne suis pas digne de finir tes peines. Le ciel sans doute s'en réserve l'honneur. Je ne te demande que la préférence après lui. Et mes bras et ma petite fortune, tu les trouveras toujours à ton service. Adieu. (*Il sort. Thibaut le conduit jusqu'à la porte, en lui serrant la main.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Ah! Marguerite, j'ai donc un ami! Je suis pourtant bien-aise qu'il s'éloigne. J'allois peut-être céder à ses prières, de peur de l'affliger. Nous voilà délivrés d'une tentation si violente. Il faut empêcher qu'elle ne revienne. Allons, ma femme, il s'agit de prendre un parti vigoureux. Viens avec moi rassembler jusqu'à nos moindres effets. Que tout soit prêt avant l'arrivée de monseigneur! Il pourroit croire que nous avons un instant balancé dans notre devoir.

On baisse le rideau.

ACTE III.

Le rideau se relève; on voit des meubles dispersés de toutes parts, et sur une grande table un tas de hardes et de linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Courage, Marguerite! soutiens tes forces autant que tu le pourras, jusqu'à ce que notre besogne soit achevée.

MARGUERITE.

La voilà, je crois, finie.

THIBAUT.

Comment! c'est-là tout ce que nous avons à donner à monseigneur? Je n'ai jamais tant desiré d'être un peu mieux dans nos petites affaires, qu'au moment de m'en dépouiller. As-tu bien regardé dans tous les coins?

MARGUERITE.

Oui, mon ami, j'ai renversé chaque tiroir de l'armoire.

THIBAUT, *en prenant haleine.*

Je me sens maintenant plus léger. Il me sembloit que je portois tout cela sur mon cœur, prêt à l'étouffer.

MARGUERITE.

Tu dois avoir bien de la fatigue ! ne prendrois-tu pas un doigt de vin pour te rafraîchir ?

THIBAUT.

Mets-en pour nous deux dans ce gobelet. (*Il va prendre sur la table un gobelet d'argent.*)

MARGUERITE, *en y versant du vin.*

Qu'as-tu donc ? ta main tremble !

THIBAUT.

Que veux-tu ? il y a tant d'années que ce meuble étoit dans la famille !

MARGUERITE.

Il n'en sort pas au moins pour une mauvaise cause.

THIBAUT.

C'étoit l'usage que le grand-père le donnât en mourant à l'aîné de ses petits-fils. Et moi je ne pourrai pas le donner au mien !

MARGUERITE.

Tu n'y auras pas de regret. Ta bénédiction n'en sera que plus pure.

THIBAUT.

Oui, j'aurai cette consolation. (*Il boit, et montrant ensuite le gobelet à Marguerite.*) Vois la première lettre de ton nom que j'y avois fait entrelacer avec la mienne.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami, cette image ne nous fait pas de reproches. Nous avons encore été plus unis.

THIBAUT.

Et nous le serons toujours, quoique ce soit la dernière fois que nous y boirons ensemble. Tiens, le voilà, chère femme. (*Il donne le gobelet à Marguerite; et tandis qu'elle le porte à sa bouche avec un soupir.*) Allons il faut maintenant arranger proprement tout ceci. Commençons par mon habit de noces. (*Il l'ôte de dessus la table, le déploie, et le considère.*) Que j'étois content, Marguerite, lorsque je le mis pour la première fois en te menant à l'église! Combien souvent il m'a donné d'agréables souvenirs! Je n'ai jamais ouvert l'armoire sans le regarder; et je ne l'ai jamais regardé sans penser avec joie au jour de notre mariage. Il me rend maintenant joyeux d'une autre manière.

MARGUERITE.

En quoi donc, mon ami?

THIBAUT.

De l'avoir si bien conservé pour qu'il nous aide à payer un peu plus de nos dettes. Vois comme il se trouve encore en bon état! On ne fait plus de ces grandes manches et de ces larges plis. Je suis bien aise que dans le temps on n'y ait pas épargné l'étoffe. Il y auroit presque de quoi en faire deux, tels qu'on les porte aujourd'hui.

MARGUERITE.

Voilà aussi le mien. Il faut les mettre l'un avec l'autre. Nous prierons monseigneur de les faire vendre à la fois. J'aurois de la peine qu'ils fussent séparés.

THIBAUT.

Ne sois donc pas si superstitieuse. Quand ils le seroient, ma femme, que nous importe? Nos cœurs en seroient-ils plus divisés pour cela?

MARGUERITE.

Non, Thibaut, je n'ai pas à le craindre. Ce n'est pas une superstition, mon ami. C'est un.... Je ne sais comment te le nommer. Mais toujours j'aimerois mieux qu'ils restassent ensemble.

THIBAUT.

Allons, tranquillise-toi. Monseigneur n'ira pas contre cette petite foiblesse. (*Il trouve sous sa main un petit paquet proprement couvert d'un linge blanc.*) Quel est ce paquet?

MARGUERITE.

C'est celui de Valentin : tu sais bien? ces hardes et ces bijoux que nous trouvâmes avec lui dans son berceau. Cela doit être encore d'un grand prix. Tiens, regarde.

THIBAUT, *voyant que Marguerite commence à défaire le paquet, lui retient le bras.*

Comment, ma femme! nous n'y avons aucun droit, et monseigneur ne peut y avoir de prétentions. Il appartiendra toujours à Valentin. Si c'étoit notre enfant, ce seroit une autre affaire. Remets le paquet dans cette cassette. Nous en parlerons à M. de Verville.

MARGUERITE.

Pourvu qu'il se contente de nos paroles!

THIBAUT.

Je n'en suis pas en peine. Il est sensible et juste. Lorsque je lui aurai conté l'aventure, il sera de mon avis.

SCÈNE II.

THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON.

LOUISON, *portant des hardes sur ses bras.*

TIENS, mon père, voici mes habits des dimanches, et ceux de Jeannette. Vais-je les mettre sur la table ?

THIBAUT.

Oui, ma fille, auprès de ceux de tes parens.

MARGUERITE, *les larmes aux yeux.*

O mes pauvres enfans ! que je suis affligée pour vous !

THIBAUT.

C'est de la joie, ma femme, et non du chagrin qu'ils nous donnent. Faut-il pleurer de leur voir de l'honneur ? (*Il embrasse tendrement Louison*). Dis-moi donc, est-ce que tu voudrois garder tes habits ?

LOUISON.

Sûrement, si vous pouviez aussi garder les vôtres. Mais puisque vous êtes obligés de les donner à monseigneur, je ne veux plus des miens. Ne lui devez-vous pas tout ce que vous avez ?

THIBAUT.

Tout, ma fille.

LOUISON.

J'aimerois mieux aller avec un sarrot déchiré, que si l'on disoit : Voyez Louison, comme elle est pimpante ! C'est de l'argent d'un autre.

THIBAUT.

Bien, ma chère enfant. Voilà comme il faut penser. Avec ces sentimens dans le cœur, jamais on n'est malheureux. On ne perd ni son estime ni son courage.

MARGUERITE.

Ton père a raison, ne crains pas de manquer. Nous travaillerons jour et nuit, pour que tu aies tous tes besoins ainsi que ta sœur.

LOUISON.

Et nous aussi, nous travaillerons de notre mieux pour tâcher de vous les rendre.

THIBAUT.

En nous aidant ainsi, j'espère que nous pourrons sortir de l'état fâcheux où nous sommes. Mais quand il nous faudroit y rester, au moins nous n'aurons pas de reproche à nous faire. Aucun homme sur la terre n'osera nous mépriser, ni vous re-

garder de travers. On pourra vous dire après notre mort : Vos parens étoient pauvres; mais on ne pourra pas vous dire, ils étoient de malhonnêtes gens. Vous n'aurez pas à rougir d'aller répandre des larmes sur leur sépulture. Vous n'y trouverez personne qui vous en repousse, pour la fouler avec indignation sous vos yeux.

LOUISON, *avec vivacité.*

Mon père, je vais voir si je n'ai rien oublié. Quand Jeannette aura fini, nous aurons quelque autre chose à t'apporter encore.

SCÈNE III.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Eh bien! ma femme, encore un air abattu? Nos enfans auroient-ils plus de courage que nous-mêmes? Nous avons toute leur tendresse; il ne faut pas la perdre, en leur donnant sujet de nous moins estimer. Ils savent que ce n'est pas la mauvaise conduite qui a fait notre malheur; mais nous pourrions leur en paroître coupables, en nous y laissant accabler par un lâche déses-

poir. Allons, ne regardons nos peines que pour y voir la consolation que nous donnent ces chers enfans.

MARGUERITE.

Oui, mon ami, il n'en est pas de plus douce pour une mère. Aurois-je dû m'attendre à leur trouver de si bonne-heure tant de force et de raison?

THIBAUT.

Pourquoi non, Marguerite? Va, je n'ai jamais craint qu'une aussi brave femme ne me donnât pas des enfans comme elle. Ils seront le bâton de notre vieillesse. Nous pourrons nous y appuyer avec assurance, quand le grand âge nous aura courbés..... Mais j'entends la voix de Valentin. J'ai quelque chose d'important à lui dire. Marguerite, si j'osois te prier de me laisser seul avec lui!

MARGUERITE.

Que me demandes-tu? Tout ce qui le regarde ne me touche-t-il pas autant que toi-même? Crois-tu qu'il me soit moins cher qu'à toi?

THIBAUT.

C'est précisément ta tendresse pour lui que je crains en ce moment.

MARGUERITE.

Tu me fais frémir. Quel est donc ce secret? Est-ce quelque malheur dont il soit menacé?

THIBAUT.

Non, ma chère amie; c'est au contraire de son bien-être qu'il s'agit.

MARGUERITE.

Et tu crains de m'avoir pour témoin?

THIBAUT.

Eh bien! reste, si tu le veux. Mais promets-moi, quelque chose que je puisse dire, de ne pas me démentir. Si tu l'aimes, si tu ne cherches que son bonheur, il faut que tu m'appuies dans ce que je vais lui annoncer.

MARGUERITE.

Pourquoi ne m'avoir pas d'abord confié tes desseins?

THIBAUT.

Le voici, tu vas les entendre en sa présence.

SCÈNE IV.

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN.

VALENTIN.

Bonjour, mon père! je suis venu savoir si tu étois heureusement de retour.

THIBAUT.

Oui, mon fils, ainsi que tu le vois.

VALENTIN.

Et comment as-tu été reçu de monseigneur?

THIBAUT.

Aussi bien que je le desirois. Il n'est pas de ces hommes fiers et insensibles, qui s'imaginent que les pauvres gens de la campagne ont à peine le nom d'homme. Il doit venir ici tout-à-l'heure pour recevoir mes comptes. Et voilà ce que je suis prêt à lui remettre pour commencer à m'acquitter envers lui.

VALENTIN.

Quoi! tu vas te voir dépouillé dans un moment de ce que tu as eu tant de peine à gagner?

THIBAUT.

Ce n'est pas ce qui me coûtera le plus

cher aujourd'hui. Je dois essuyer une perte bien plus cruelle.

VALENTIN.

Que te reste-t-il donc à perdre encore ?

THIBAUT.

Hélas ! c'est toi, Valentin, toi que j'ai tant aimé.

VALENTIN.

Moi, mon père ?

MARGUERITE, *avec une vive émotion.*

Que dis-tu ?

THIBAUT.

Puisque le mot est parti de mes lèvres, oui, mon enfant, il faut nous séparer.

VALENTIN.

Et pourquoi donc me renvoies-tu de ta présence ? Est-ce que je t'ai donné quelque sujet de te plaindre ?

MARGUERITE.

Ah ! jamais, jamais. A la face du ciel je lui rendrai cette justice. Tu le sais bien, Thibaut, s'il est au monde un fils plus soumis et plus tendre envers ses parens ?

THIBAUT.

Je le déclare encore plus hautement que toi, Marguerite. Oui, Valentin, tu as fait pour nous cent fois plus que nous n'avions

droit d'en attendre. Je t'aime avec tout l'amour d'un véritable père ; mais enfin tu sais que je ne suis pas le tien. Si nous n'avions cessé d'être heureux, tu aurois toujours été notre fils, notre cher fils. Il n'est aucun de mes autres enfans qui ne te croie ton frère. Je voulois qu'après notre mort, tu pusses partager avec eux le peu de bien que tu m'aidois tous les jours à leur gagner. Cette espérance qui faisoit la joie de mon cœur est maintenant détruite. Nous n'avons rien davantage, pas même la perspective éloignée de nous rétablir.

VALENTIN.

Et c'est ce moment que tu choisis pour m'effacer du nombre de tes enfans ?

THIBAUT.

Oui, je le dois. Les devoirs du sang les enchaînent à notre sort quel qu'il puisse être. Si nous souffrons, ils doivent souffrir avec nous. Mais toi, de quel droit voudrois-je t'accabler de ma mauvaise fortune? Non, Valentin, je te conseille en ami, et s'il le faut, je t'ordonne en père de te séparer d'un malheureux. Il est temps que tu t'occupes de tes propres affaires. Puisque je n'ai pu t'enrichir, je me réjouis du moins

d'avoir assez bien instruit ta jeunesse, pour te mettre en état de prospérer.

VALENTIN.

Il ne falloit pas me parler de ces obligations, si tu veux que je t'abandonne. Il falloit que moi-même je pusse les oublier. Tu m'as sauvé la vie dans mon berceau, ta femme m'a nourri de son lait, tu m'as élevé sans attendre de récompense ; et tu me commandes d'être ingrat à tant de bienfaits ?

THIBAUT.

Je n'ai fait que m'acquitter envers toi de ce qu'un homme doit à un autre. N'aurois-je pas été un monstre de te laisser périr ?

VALENTIN.

Et tu veux que je le sois, en te retirant aujourd'hui mes secours ?

THIBAUT.

Tu me connois, Valentin ; je me ferois une honte de vivre aux dépens de personne.

VALENTIN.

Ma vie, jusqu'à ce jour, a donc été bien honteuse ! Eh ! je n'ai subsisté que par toi.

THIBAUT.

Ne m'en as-tu pas assez pleinement dédommagé par ton travail ?

VALENTIN.

Mes mains ont payé les tiennes; mais mon cœur n'a point encore assez payé ton amour. O mon père ! rappelle - toi ces premiers temps de mon enfance, où je n'étois qu'un étranger dans ta famille. Combien de fois m'as-tu serré dans tes bras au retour d'un travail pénible, que tu prolongeois pour me nourrir ! Et toi, ma mère, oublies-tu les tendres caresses que tu me prodiguois, alors même que je dévorois le pain de tes enfans ? Vous seuls m'avez recueilli, quand j'étois abandonné de tout le monde; et maintenant j'irois vous abandonner ! J'étois votre fils pour hériter de vos biens; et je ne le serois pas pour m'associer à votre disgrace ! Ah ! si vous avez pu le croire, combien vous me devez mépriser. (*Marguerite veut répondre, mais ses soupirs étouffent sa voix.*)

THIBAUT.

Te mépriser, Valentin ! Ah ! mon fils, je ne t'en estime que davantage pour ces sentimens. Mais, je te l'ai dit, il est temps que tu songes à toi-même.

VALENTIN.

Non, je ne songe qu'à toi. Je veux m'ac-

cabler de tes travaux, je veux me tourmenter de tes peines. Ma tête, mes bras, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je te le donne : je me dévoue à toi tout entier. Pars où demeure, je ne te quitte plus. Tu peux me fuir, mais tu ne m'empêcheras pas de te suivre. Il faudra bien que tu m'ouvres, quand tu m'entendras gémir toute la nuit, étendu à la porte de ta chaumière.

THIBAUT.

Peut-être que je n'en aurai plus !

VALENTIN.

Eh bien ! je te suivrai dans les forêts, entre les rochers, au fond des cavernes. Par-tout je serai sur tes pas.

MARGUERITE, *à Thibaut en éclatant d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Tu l'entens, mon ami !

VALENTIN, *s'élançant vers elle avec impétuosité.*

Ah ! je le savois bien, ma mère, que tu ne me repousserois pas de ton sein !

THIBAUT, *fondant en larmes.*

Viens aussi dans mes bras, mon fils, mon cher fils ! C'est moi qui te prie de ne plus vous quitter.

VALENTIN.

Jamais, jamais, mon père. Sans parens, sans ami, j'ai besoin d'aimer quelqu'un sur la terre, et je n'ai que vous seuls à qui donner mon amour. Je sens que vous me devenez mille fois plus chers encore depuis que vous avez tout perdu. Je ne vous avois donné que mes sueurs, j'ai mon sang tout prêt à couler pour vous..... Mon père, puisque je ne dois plus te quitter, serre-moi donc plus étroitement dans tes bras.

SCÈNE V.

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

GERVAIS, *qui est entré dans les derniers momens de la scène précédente, se précipitant vers Thibaut.*

Et moi, Thibaut, vas-tu m'en repousser?

THIBAUT, *le regardant avec indignation.*

Encore ici, malheureux! N'est-ce donc pas assez de m'avoir trahi? Pourquoi venir troubler de ta présence la joie que je goûte en ce moment?

GERVAIS.

Ne m'accable pas davantage. Je ne suis que trop cruellement tourmenté par mon repentir. Tu peux me ramener à l'honneur, ou me faire trouver le plus indigne des hommes aux yeux des autres et aux miens.

THIBAUT.

Que veux-tu donc de moi ?

GERVAIS.

Que tu me rendes ton amitié. Garde-toi de penser, Thibaut, que je fusse capable d'y renoncer pour un vil intérêt; mais tu sais les pertes que je viens d'essuyer. J'étois aveuglé par la crainte de voir manquer mes enfans. C'étoit bien mal les servir. J'ai senti déjà que je n'allois plus tant les aimer, après avoir commis pour eux une noirceur. Délivre-moi de ma honte. Rends-moi mon amour pour mon sang, rends-moi mon ami.

THIBAUT.

Ah! Gervais! qu'il est difficile de guérir la plaie que tu m'as faite! Cependant je suis touché d'un si prompt retour; et je veux oublier ton offense.

GERVAIS.

Fais-la-moi donc oublier à moi-même,

en recevant ce qui alloit me rendre si coupable.

THIBAUT.

Qu'oses-tu me proposer ? Moi, que je mette à prix notre réconciliation ! Non, Gervais, garde ce qui t'appartient, si tu veux de mon amitié.

GERVAIS.

Je n'en veux point, si tu me refuses. N'as-tu pas assez d'avantages ? Il n'est que ce moyen d'être généreux envers moi. Ne me laisse point sous les yeux un reproche continuel de mon indignité.

THIBAUT.

Si c'est ainsi, j'accepte tes offres ; mais promets-moi qu'au premier retour de fortune, tu me laisseras libre de me satisfaire à mon tour.

GERVAIS.

Je n'ai plus de volonté que la tienne. Que les biens et les maux, tout soit désormais commun entre nous.

THIBAUT.

Je reprends pour toi mes premiers sentimens. (*Il lui tend la main et l'embrasse.*) Allons, Marguerite, quelque malheur qui

puisse m'arriver dans la journée, j'aurai toujours un grand sujet de me consoler, puisque je conserve un fils, et que je retrouve un ami.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE.

(*Elle traverse en courant la chambre, et va crier à la porte de la seconde pièce.*)

Mon père! ma mère! venez donc, venez vîte.

SCÈNE II.

JEANNETTE, MARGUERITE, THIBAUT.

MARGUERITE, *qui entre la première.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est, petite fille? qu'avez-vous à crier de la sorte?

JEANNETTE.

Un beau carosse qui vient de s'arrêter devant la ferme, avec quatre grands chevaux, des messieurs tout galonnés devant et derrière la voiture, et un autre monsieur de-

dans ! Oh ! ma mère ! quelle bonne physionomie il a, celui-ci ! Bonjour, ma chère enfant, m'a-t-il dit, avec un sourire. Où est ton père ? (*A Thibaut.*) Il demande à vous parler.

THIBAUT, *avec vivacité.*

Oh ! c'est monseigneur, je le parie. Je cours à sa rencontre. (*Il sort avec précipitation.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *prenant un air triste.*

Quoi ! c'est donc là ce monsieur à qui tout ce que nous avons appartient, à ce que dit mon père ?

MARGUERITE.

Oui ! ma fille. Nous lui devons beaucoup d'argent ; et comme nous n'avons pas la moitié de ce qu'il nous en faudroit pour le satisfaire, nous lui abandonnons tout ce qui nous reste.

JEANNETTE.

Et qu'est-ce qu'il en fera ? Il a une trop belle voiture pour se servir de notre cariole ;

et il est trop bien vêtu pour porter nos habits.

MARGUERITE.

Oui ! sans doute. Mais il va les faire vendre, et en recevoir l'argent. Nous ne pouvons le satisfaire que de cette façon ; et cela même ne sauroit y suffire.

JEANNETTE.

Croyez-vous qu'il soit assez méchant pour nous jouer ce vilain tour ? Il avoit l'air de me regarder avec tant d'amitié !

MARGUERITE.

Il n'y a pas de méchanceté dans tout cela, Jeannette ; il n'y a que de la justice.

JEANNETTE.

C'est bien triste pourtant..... Que je regarde, pour la dernière fois mes habits des grandes fêtes. Aurois-tu pu le croire ce printemps, ma mère, lorsque tu me donnas ce juste et ce cotillon, que je ne les porterois que deux ou trois fois ? Dimanche dernier encore, j'avois tant de plaisir de me voir si proprement ajustée ! Et toi, ma mère, aussi, tu en étois si joyeuse ! (*Elle baise la main de sa mère, en la voyant chagrine.*) Allons, ne t'afflige pas ; je ne regrette plus mes beaux habits : nous avions su travailler

pour avoir ceux-là, nous saurons bien travailler de plus belle pour en avoir d'autres... Mais voici monseigneur qui vient; je vais chercher ma sœur dans le jardin.

SCÈNE IV.

MARGUERITE *sur le devant de la scène, dans le fond* M. DE VERVILLE, *qui entre avec* THIBAUT, *et* JEANNETTE *qui va sortir.*

(*Jeannette, près de la porte, se trouve en face de M. de Verville. Elle lui fait une petite révérence, en se rangeant de côté, puis elle continue sa marche.*)

M. DE VERVILLE.

Hé bien! où vas-tu, mon enfant? Est-ce que tu as peur de moi?

JEANNETTE, *se retournant à demi.*

Oh! non, monseigneur. On n'a plus de peur, dès qu'on vous a vu. Attendez-moi seulement; je vais revenir.

SCÈNE V.

MARGUERITE, *sur le devant de la scène*, M. DE VERVILLE *et* THIBAUT *dans le fond.*

M. DE VERVILLE, *à Thibaut.*

Elle a une mine bien éveillée, cette petite fille.

THIBAUT.

Mais oui. Et sa sœur donc? Elles sont toutes les deux d'une espiéglerie charmante.

M. DE VERVILLE, *en s'avançant apperçoit Marguerite qui s'approche de lui et le salue.*

Ah! bon jour, Marguerite; comment cela va-t-il?

MARGUERITE.

Comme le temps, monseigneur, qui ne va pas au mieux. Et vous?

M. DE VERVILLE.

A merveille, Dieu merci. J'ai mille choses à te dire de la part de ma femme. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne vînt avec moi.

THIBAUT.

Elle n'auroit pas si mal fait. L'air des champs vaut mieux que votre air de la ville, qui sent le renfermé. (*Voyant que M. de*

Verville tient son chapeau à la main.) Mais, monseigneur, pourquoi ces complimens? Mettez donc votre chapeau. Vous êtes chez votre fermier comme chez vous.

M. DE VERVILLE, *lui montrant avec un sourire son chapeau de soie à mettre sous le bras.*

Tu vois qu'il n'iroit pas sur ma tête. Ce n'est pas l'usage à la ville de nous couvrir.

THIBAUT.

Oh ! tout le monde se couvre ici. Vous permettez bien, monseigneur? (*Il met son chapeau sur la tête.*) On a bien raison de dire : Autre mode à la ville, autre mode aux champs. (*A part.*) C'est drôle pourtant des chapeaux qui ne couvrent pas.

SCÈNE VI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, CHAMPAGNE et PICARD.

CHAMPAGNE, *qui porte avec Picard, par les deux anses, une grande corbeille couverte.*

MONSIEUR, où voulez-vous que nous mettions ceci ?

M. DE VERVILLE.

Là, dans un coin. Fort bien. Picard, tu diras au cocher de mener les chevaux dans la meilleure hôtellerie, et d'y remiser la voiture.

PICARD.

Avez-vous des ordres à donner à vos gens ?

M. DE VERVILLE.

Qu'ils se fassent apprêter un bon dîner. Je les régale; mais point d'excès de vin. Je ne repartirai que dans la soirée. Vous reviendrez à six heures.

PICARD.

Il suffit, monsieur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE.

Tu vois, Thibaut, que nous aurons le temps de causer ensemble. Mais d'abord je voudrois voir toute ta famille. Tes enfans, où sont-ils ?

THIBAUT.

Chacun à sa besogne. Mes fils dans les

champs, et mes filles au jardin. Monseigneur voudroit-il visiter ses bleds?

M. DE VERVILLE.

Non pas à présent; ce soir, quand la chaleur sera passée.

THIBAUT.

Ils sont beaux, au moins. Il y en aura pour cent pistoles comme pour un écu.

M. DE VERVILLE.

Tant-mieux, tant-mieux. (*Il tourne la vue de tous côtés dans l'intérieur de la chambre.*) Mais qu'est-ce donc? C'est comme si tu avois ici un encan? Pourquoi tous ces meubles et toutes ces hardes en tas?

THIBAUT.

Parce que nous savions que vous deviez venir.

M. DE VERVILLE.

Eh bien?

THIBAUT.

Je vous ai dit ce matin que nous n'étions pas en état de vous payer notre fermage. C'est pourquoi il est de notre devoir de vous abandonner tout ce que nous possédons, et que vous voyez ici rassemblé. Avec l'argent de nos meubles, de nos habits et de notre grain, nous voulons vous payer aussi loin

que cela pourra s'étendre. Ce qui s'en faudra, nous tâcherons de le gagner à force de travail, pour vous satisfaire jusqu'au dernier sou. J'espère que monseigneur voudra bien se contenter aujourd'hui de cet à-compte, et attendre le reste avec un peu de patience.

MARGUERITE.

Vous nous avez montré jusqu'ici tant de bonté ! Et puis ce n'est pas notre faute, si nous sommes tombés dans la misère.

THIBAUT.

Vous le savez comme moi, monseigneur, j'avois desséché ces marais là-bas, pour en faire des prairies. Elles réussissoient à merveille. Tout ce que nous avions d'argent de reste l'année dernière, nous l'avions mis en bestiaux pour les élever, les engraisser et les vendre. Trente têtes de gros bétail nous faisoient une petite fortune, qui pouvoit nous mettre en état de vous payer au terme. Il ne falloit qu'en mener une partie au marché. La sécheresse est venue. Nos prés n'avoient guère plus d'herbe que ma main. J'ai nourri mes bêtes de la paille de mon lit, du chaume qui couvre ma cabane, et quelquefois de mon pain. Quand j'ai voulu m'en dé-

faire, je n'ai trouvé personne qui les voulût acheter, faute d'avoir de quoi les faire vivre. La mortalité s'est mise dans mon étable; tout a péri. Il ne m'est resté que mes dettes; mais je ne dois qu'à vous, monseigneur. Allez visiter nos champs, vous y verrez si j'ai négligé leur culture. Vous verrez si mon travail, celui de ma femme et de mes enfans, ne peut pas me mettre un jour en état de m'acquitter. Je ne puis cependant vous en donner d'autre gage que ma parole; mais si j'ai toujours été jusqu'ici exact à vous satisfaire, j'ose croire que vous y comptez un peu.

M. DE VERVILLE.

Oui, mes amis, je vous connois. Comment ne me contenterois-je pas de la promesse d'aussi braves gens que vous l'êtes?

THIBAUT.

Je vous remercie, monseigneur. Ces douces paroles me réjouissent encore plus que votre bonté. Il est si rare qu'un créancier dise à celui qui le fait perdre, qu'il est un honnête homme!

M. DE VERVILLE.

Il est si rare aussi, mon cher Thibaut, qu'un créancier, trouvant son débiteur

dans l'impuissance de le satisfaire, puisse rendre un juste témoignage à sa probité!

SCÈNE VIII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE *portant des deux mains une cage à poulets*, *et* LOUISON *tenant d'une main des œufs dans une corbeille, et relevant de l'autre les coins de son tablier, où sont quelques poignées de petite monnoie.*

Jeannette pose la cage aux pieds de M. de Verville, Louison y met aussi sa corbeille; puis elle prend le chapeau de M. de Verville, et y jette à pleines mains l'argent qu'elle a dans son tablier, et le lui présente.

LOUISON.

TENEZ, monseigneur, voilà tout ce que nous possédons. Nos poulets, nos œufs et notre argent. Nous n'en avons pas davantage. N'est-ce pas, Jeannette?

JEANNETTE.

Non, en vérité, vous pouvez nous en croire. Nous n'avons pas autre chose.

THIBAUT, *jettant les yeux sur le chapeau, par-dessus l'épaule de M. de Verville.*

Tant d'argent ! Et comment vous est-il venu ?

LOUISON.

Des poulets de ma sœur, de mes œufs et de mes bouquets, que ma mère a vendus pour nous à la ville.

JEANNETTE.

C'étoient nos premières épargnes pour commencer à nous entretenir. Mais nous les donnons bien volontiers pour toi.

LOUISON.

Oh oui ! c'est de tout notre cœur.

THIBAUT, *avec transport.*

Je les reçois de même. Jamais argent ne m'a fait tant de plaisir ! Allons, monseigneur, autant de remboursé. (*Aux enfans.*) Que je me réjouis, mes chères filles, de vous voir penser comme vos parens !

M. DE VERVILLE.

Eh quoi ! c'est de vous-mêmes que vous faites cela ?

JEANNETTE.

Puisque mon père n'est pas en état de vous satisfaire tout seul, il faut bien l'aider de tout notre pouvoir.

M. DE VERVILLE.

Ah ! Thibaut, que tu es heureux dans ton malheur ! La tendresse de tes enfans te dédommage mille fois de tes pertes. (*A Jeannette et à Louison.*) Non, mes chères amies, je ne vous dépouillerai pas de votre première richesse. Reprenez tout ce que vous m'avez offert de si bonne grace. Je n'ai de comptes à régler qu'avec votre père.

THIBAUT.

Laissez-les faire : elles n'y ont pas de regret.

M. DE VERVILLE.

Et toi, n'en as-tu point de leur voir perdre leur petite fortune ?

THIBAUT.

Comment donc, monseigneur ? rien de si naturel et de si doux, que de recevoir des secours de ses enfans. Je serois aussi riche que le roi, que tout ce que je posséderois seroit à eux. Quand je n'ai rien, tout ce qu'ils ont est à moi. Chacun pour tous les autres, c'est quitte à quitte. (*Aux enfans.*) Vous voulez bien toujours payer pour nous, n'est-ce pas ?

JEANNETTE, *en lui serrant les mains.*

Ah ! mon père !

LOUISON.

Je voudrois que nous en eussions cent fois davantage. Nous donnerions tout avec le même plaisir.

THIBAUT.

Vous les entendez, monseigneur?

M. DE VERVILLE.

Et moi, je ne le recevrois point, fût-il mille fois plus considérable. (*A Louison.*) Tiens, ma chère petite, reprends ton trésor, je t'en prie. (*Il veut renverser l'argent qui remplit son chapeau, dans le tablier de Louison : elle refuse de le recevoir. Enfin, après bien des instances de M. de Verville, elle fait semblant d'y céder, et prend le chapeau, mais elle va le poser sur la table, à côté des autres effets, et lui dit en s'éloignant :*)

Vous le trouverez là avec tout le reste.

M. DE VERVILLE, *se retournant vers elle.*

Que fais-tu donc? attends, attends.

LOUISON.

Je ne veux seulement pas vous écouter. Viens, Jeannette. (*Elles sortent l'une et l'autre en sautant.*)

SCÈNE IX.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *poussant la cage et la corbeille sous la table.*

Je vous disois bien que c'étoient de petites espiègles. On ne les attrape pas comme on veut.

M. DE VERVILLE.

Mais quoi! Thibaut, est-ce que tu prétends les laisser payer pour toi?

THIBAUT.

Pourquoi non? c'est si simple.

M. DE VERVILLE.

Il me paroît que tu ne connois guère les usages de la ville.

THIBAUT.

Il me suffit de connoître que ce que je fais est bien. A la ville ou aux champs, que m'importe? Justice et devoir sont pour moi la même chose. Est-ce que cela ne se pratique pas ainsi chez vous?

M. DE VERVILLE.

C'est précisément le contraire dans la plupart des occasions.

THIBAUT.

Que me dites-vous, monseigneur ?

M. DE VERVILLE.

Oui, mon ami, cela va te surprendre; mais il n'est que trop vrai. Lorsque par de folles dépenses de vanité, ou par des entreprises avides et ruineuses, on s'est mis hors d'état de payer ses dettes, on cherche à transporter sur la tête de ses enfans les biens avec lesquels on avoit surpris la confiance de ses créanciers. Et lorsque ceux-ci se présentent, alors les parens n'ont plus rien; et tout ce qu'ils paroissoient posséder, se trouve entre les mains des enfans, qui le gardent.

THIBAUT, *avec indignation.*

Quelle épouvantable friponnerie !

MARGUERITE.

C'est trop affreux !

THIBAUT.

Et les loix ne disent rien à ces manœuvres ?

M. DE VERVILLE.

A force d'artifices, on sait bien les rendre muettes.

THIBAUT.

Vos loix sont aussi corrompues que ceux

qui leur ferment la bouche, si elles ne parlent pas. Écoutez, monseigneur, je n'entends rien à la procédure; mais je dirois en face à cette justice, qui se laisse brider, qu'elle n'a plus rien à faire sur la terre, et qu'elle s'en aille aux enfers, où du moins les méchans sont punis. Si j'étois la dupe des pères, j'irois chez les enfans, et je leur demanderois de quel droit ils s'emparent des biens qui devoient me payer? S'ils me disoient : Nous les avons reçus de nos parens; je leur répondrois : Vos parens n'ont pu vous les donner; ces biens sont à moi. Je leur ferois vendre, sans pitié, jusqu'à leur lit, pour me rembourser.

M. DE VERVILLE.

Les affaires ne se conduisent pas ainsi.

THIBAUT.

Je les ferois bien marcher à ma guise. Ces pères et ces enfans ne sont qu'une bande de voleurs.

M. DE VERVILLE.

Les premiers sont les plus coupables.

THIBAUT.

Non, monseigneur, sauf votre respect, les seconds le sont encore plus. Les uns sont des fripons, mais les autres des mons-

tres. Lorsqu'un étranger nous a tiré d'embarras, ne sommes-nous pas obligés, tant qu'il nous reste une goutte de sang honnête dans les veines, de le secourir à notre tour, s'il a besoin de nous? Et les enfans qui doivent tout à leurs pères! qui leur ont coûté tant d'inquiétudes, tant de dépenses et de travaux! Je ne puis y penser sans frémir. Si j'avois vu mon père hors d'état de payer ce qu'il devoit, il ne m'eût pas laissé une obole, que j'aurois cru devoir remplir tous ses engagemens. J'aurois pris pour héritage le devoir d'acquitter sa mémoire, et de conserver la probité de son nom. Quand je n'aurois eu que du pain jusqu'à la mort; quand il m'auroit fallu travailler jusqu'à ce que le sang me sortît des ongles et des cheveux, j'aurois payé toutes ses dettes; et à la dernière, je serois allé sur sa sépulture; et je lui aurois dit: Tu ne dois plus rien, mon père, tu peux dormir.

M. DE VERVILLE.

Brave Thibaut!

THIBAUT.

Oui! monseigneur, je l'aurois fait. Juste ciel! peut-on donner le nom d'enfans à ces créatures dénaturées, qui, plutôt que de

se priver de quelques douceurs dans la vie, consentent lâchement à ce que leurs pères soient traités comme des fripons ? Je n'aurois pas besoin d'être un des malheureux créanciers, pour les maudire eux-mêmes, ces monstres d'enfans.

SCÈNE X.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON.

LOUISON, *du seuil de la porte.*

Mon père, les vaches de Gervais qui sont arrivées, faut-il les faire entrer ?

THIBAUT.

Y penses-tu ? Je vais les voir. Permettez, monseigneur ; cela vous regarde. Elles sont encore à vous. Je vous dirai tantôt comme elles me sont venues. (*En s'en allant.*) Graces au ciel, les biens nous pleuvent aujourd'hui de tous les côtés. (*Il sort avec Louison, qui n'a pas osé s'avancer, de crainte que M. de Verville ne la pressât encore de reprendre son argent.*)

SCÈNE XI.

M. DE VERVILLE, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE.

Ton mari m'étonne, Marguerite. Je savois bien que c'étoit un homme plein d'honneur et de droiture ; mais lui trouver des sentimens si élevés dans la profondeur même de l'infortune, je t'avoue que je ne m'y serois jamais attendu.

MARGUERITE.

Je l'ai toujours vu comme vous le voyez, monseigneur. Il ne cherche d'abord dans les affaires que le parti de la justice; et quand il l'a trouvé, il le prend, pour le soutenir envers et contre tous, à commencer par lui-même. Au reste il n'est que ce qu'il doit être.

M. DE VERVILLE.

Il est vrai. Mais quoi ! dans la position où il se trouve réduit, ne pas balancer un instant !

MARGUERITE.

Oh ! vous ne le connoissez pas. Il nous verroit tous sans pain, plutôt que d'avoir

le moindre reproche à se faire ; et il n'en seroit pas plus étonné. Jamais son courage ne l'abandonne. Il se joue de la fortune encore plus qu'elle ne se joue de lui.

M. DE VERVILLE.

Tu dois donc bien l'aimer, Marguerite ?

MARGUERITE.

Ah ! monseigneur, si je l'aime ! Eh ! que serois-je devenue sans ses consolations ? Je me crois toujours à mon aise, en lui voyant un air si serein. Je ne puis me persuader qu'il me manque jamais quelque chose, tant que le ciel voudra me le conserver. Il est tout pour moi sur la terre.

SCÈNE XII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Allons, monseigneur, réjouissez-vous. Les deux plus belles têtes de vaches qu'on puisse voir dans tout le pays ! Oh ! laissez-moi faire. J'irai demain, j'irai moi-même au marché. Dix bonnes pistoles de chacune. Pas un sou de moins, quand ce seroit pour

un prince. Vous pouvez tabler là-dessus. Encore deux cents francs à rabattre de mon compte. Nous allons le régler, s'il vous plaît. Les dettes me pèsent comme une montagne. Il me tarde d'en être débarrassé.

M. DE VERVILLE.

Je ne demande pas mieux, mon ami.

THIBAUT.

Vous savez ce qu'il me reste à vous payer du prix de ma ferme ?

M. DE VERVILLE, *le regardant d'un œil fixe.*

Oui ! mais avant tout, dis-moi, Thibaut, est-ce bien sérieusement que tu me proposes de prendre tes meubles, tes habits, ton bled, tes vaches, tout ce que tu possèdes ?

THIBAUT.

Je parle toujours sérieusement, monseigneur, quand il s'agit d'affaires.

M. DE VERVILLE.

As-tu fait mûrement tes réflexions ? Songe qu'il y va de tout ton bien.

THIBAUT.

Mon bien ? Il n'est plus à moi. Il est à vous. Écoutez donc, monseigneur. Vous êtes riche, et je ne le suis pas. Vous sentez à merveille que je n'irois pas faire envers

vous le généreux, aux dépens de ma famille. Je ne vous remets que ce qui vous appartient. Soyez tranquille : je ne vous l'offrirois pas, si je croyois pouvoir le garder en conscience. Vraiment oui ! il me siéroit bien de vous faire des cadeaux ! Vous vous moqueriez de moi. Il n'y a qu'un mot en tout ceci. Je ne puis vous payer ma dette en argent comptant : je vous paie avec tout ce que j'ai, sans préjudice de ce que je vous devrai encore ; et je vous le paierai, oh oui ! je vous le paierai. Vous serez en ligne d'abord après les premières nécessités de la vie.

M. DE VERVILLE, *d'un air froid.*

A la bonne-heure ; mais il seroit affreux de te dépouiller entièrement. Choisis parmi tous ces effets ceux que tu aimes les mieux. Je me flatte que tu ne refuseras pas un petit présent d'amitié de ma part.

THIBAUT.

Quand vous me parlez ainsi, j'aurois mauvaise grace de ne pas profiter de vos bontés. (*Il s'approche de la table, et prend une bêche et un râteau.*) Tenez, voici ce que je retiens, les instrumens de mon métier. Avec ces outils et du courage, on trouve toujours à se tirer d'embarras.

M. DE VERVILLE.

Quoi ! tu ne prends rien de plus ?

THIBAUT.

Non ! monseigneur, c'en est assez. Que le ciel seulement me seconde, je ne désespère pas de nourrir avec honneur ma femme et mes enfans, et de ramasser encore peu-à-peu de quoi vous satisfaire.

M. DE VERVILLE.

Fort bien ! A toi maintenant, Marguerite. Je ne veux pas faire de jaloux. Il faut que tu prennes quelque chose comme ton mari. Choisis ce que tu voudras.

MARGUERITE.

Moi aussi, monseigneur ? Vous avez trop de bonté.

M. DE VERVILLE.

Point de complimens. Allons, que choisis-tu ?

MARGUERITE.

Puisque vous voulez me donner quelque chose de votre bien, (*elle court vers le fond de la chambre, et soulevant le rideau*), je vous le demande en grace, accordez-moi le berceau de mon nourrisson.

M. DE VERVILLE, *avec surprise.*

Comment ! est-ce qu'il étoit compris dans

ce que tu me cèdes? Quoi! tu aurois privé ton enfant de son berceau?

MARGUERITE, *en se rapprochant.*

Ne l'auroit-il pas toujours retrouvé dans mes bras?

M. DE VERVILLE.

Et tu crois que je l'aurois accepté?

THIBAUT.

Je vous l'ai déjà dit, monseigneur, les enfans doivent payer pour leurs pères. Quand les uns souffrent, de quel droit les autres se refuseroient-ils à souffrir? Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour mes enfans; mais il n'est rien aussi que je n'en attende à mon tour. Mon sang est à eux, comme leur sang est à moi.

M. DE VERVILLE, *à part.*

Quel homme! comme il est inébranlable dans ses principes! (*Haut*). Oh bien! mes amis, ce que vous avez retenu, je vous l'abandonne. Me cédez-vous maintenant ce qui reste, vos meubles, vos habits, vos grains, et votre nouveau bétail? Me le transportez-vous en toute propriété?

THIBAUT, *d'un ton ferme.*

Oui, monseigneur.

MARGUERITE.

Et sans aucun regret.

THIBAUT.

Ah ! plutôt avec une grande joie.

MARGUERITE, *tirant la bourse de sa poche, et l'offrant à M. de Verville*).

Recevez aussi tout l'argent que nous possédons. (*M. de Verville la prend, et la jette sur la table.*)

THIBAUT.

Vous ne comptez pas ? Il y a cent écus.

M. DE VERVILLE.

Je t'en crois bien sur ta parole. Ainsi, vous me rendez maître absolu de tout, et vous consentez à ce que j'en fasse tel usage qu'il me plaira, sans que vous puissiez, en aucune manière, vous y opposer ?

THIBAUT.

Puisque c'est à présent votre bien, nous n'y avons pas plus de droit qu'à votre ferme. Il seroit beau vraiment que nous nous donnassions les airs de vous contrarier !

M. DE VERVILLE.

Songe bien à quoi tu t'engages. Mon dessein n'est pas de te contraindre à cet arrangement ; mais s'il est une fois terminé. . . .

THIBAUT.

Oh ! ne craignez pas de me voir revenir contre ma parole. Non, monseigneur, nous sommes déjà trop sensibles à votre grace, puisque vous daignez nous accorder du temps ! Disposez de tout ceci comme vous le jugerez à propos. Nous nous contenterons de prier le ciel que tout prospère entre vos mains.

M. DE VERVILLE.

Voilà qui est dit. En ce cas, je reconnois, à mon tour, que je n'ai plus rien à prétendre, étant pleinement satisfait, moyennant les effets que vous m'avez remis, de tout ce que vous pouviez me devoir.

THIBAUT, *avec vivacité.*

Mais non, monseigneur, vous auriez trop à perdre. Cela n'en vaut pas seulement la moitié. Comment donc, ces guenilles quinze cents écus ?

M. DE VERVILLE.

Mais s'il me plaît à moi de les prendre sur ce taux, n'en suis-je pas le maître ?

THIBAUT.

Je n'ai rien à vous dire. Cependant il seroit mieux de les faire estimer, pour savoir au juste.....

M. DE VERVILLE.

Va, mon ami, elles ont à mes yeux une valeur que personne au monde ne sauroit apprécier. C'est le fruit du travail et de l'économie d'une honnête famille. Quand je songe aux sueurs qu'elles vous ont coûté, je leur trouve un prix bien capable de me satisfaire. Vous voilà quittes envers moi, mes enfans.

THIBAUT, *ôtant son chapeau, et baisant avec transport le pan de l'habit de M. de Verville.*

Quoi! monseigneur! .... (*Il se retourne, saute au cou de Marguerite, et l'embrasse*). Le ciel soit loué, ma femme, nous n'avons plus de dettes!

MARGUERITE.

Bonté divine! comment reconnoître tant de générosité!

THIBAUT, *lui serrant la main.*

Avec notre cœur, Marguerite; et nous sommes en fonds pour y répondre. (*Il s'avance vers M. de Verville.*) Si vous vouliez maintenant me dire où nous porterons tout ceci, et quand il vous plaira recevoir les clefs de la ferme.

M. DE VERVILLE.

Je vais te l'apprendre, pourvu que tu te gardes de m'interrompre. (*Il leur prend la main à l'un et à l'autre, et leur dit avec un mouvement de joie*) : Mes amis, je suis riche, et mes parens m'ont instruit dès l'enfance à faire du bien aux honnêtes gens ; mais jamais je n'en ai goûté si vivement la douceur qu'aujourd'hui. Mon brave Thibaut, (*il lui serre la main*) ta conduite m'a pénétré d'attachement et d'admiration. Tout ce que tu viens de me donner pour t'acquitter envers moi de ta dette, je te le donne à mon tour, pour m'acquitter d'un devoir que m'imposent ton malheur et ta probité.

MARGUERITE, *levant les yeux au ciel.*

Quoi ! je n'aurois plus à craindre la misère pour mes enfans ! O notre digne et bon seigneur ! (*Elle baise sa main avec vivacité.*)

THIBAUT, *stupéfait.*

Je n'ose en croire ce que je viens d'entendre. Non, monseigneur, il n'est pas possible. Et quand ces paroles vous seroient échappées dans un premier mouvement de bonté, moi, j'aurois l'indignité de m'en

prévaloir ! Non, non, je ne souffrirai pas.....

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

Doucement, Thibaut. Tu viens de convenir tout-à-l'heure que j'étois maître absolu de ton bien, parfaitement libre d'en disposer à ma fantaisie ; et maintenant tu voudrois me priver de mes droits ?

THIBAUT, *se jettant à ses genoux, qu'il embrasse.*

Ah ! monseigneur, vous m'avez attrapé ; mais le moyen de m'en plaindre ! Quoi ! je recevrois du prince le pain qu'il me donneroit pour mes enfans, et je ne le recevrois pas de vous, qui êtes bien plus pour moi, vous, mon ange tutélaire ! Oui, je me rendrai digne de vos dons, en les recevant comme vous me les offrez, avec une ame pleine de sentiment et de joie. Mais donnez-moi donc aussi des paroles pour vous remercier. (*En versant un torrent de larmes.*) Je crains de ne pas vous paroître assez reconnoissant de vos graces.

M. DE VERVILLE, *en le relevant.*

Rassure-toi, Thibaut ; je vois ce qui se passe au fond de ton cœur, peut-être encore mieux que toi-même, et j'en suis satisfait.

Marguerite, appelle tes enfans. Je sais avec quelle tendresse ils vous aiment ; je veux qu'ils voient aussi que je sais vous aimer.

MARGUERITE, *s'élançant vers la porte.*

Jeannette, Louison, venez, accourez de toutes vos jambes. M'entendez-vous ?

JEANNETTE et LOUISON, *du dehors.*

Nous voici, nous voici, ma mère.

SCÈNE XIII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE.

TENEZ, mes chères filles, regardez bien. Tout ce que vous voyez-là, vous savez que nous l'avions donné à monseigneur ? Eh bien ! monseigneur nous l'a rendu. Il ne veut ni de notre argent, ni de notre bled, ni de nos vaches. Il nous donne quittance pour rien de notre dette entière.

LOUISON, *allant chercher le chapeau, et le présentant à M. de Verville.*

Vous ne voulez donc pas de notre argent non plus ?

M. DE VERVILLE.

Non ! mes chères amies. L'ardeur que vous avez montrée à secourir vos parens, m'a appris combien vous méritez les uns et les autres qu'on vous soulage dans vos peines Reprenez donc ce que vous m'avez donné pour eux; mais faites-en l'usage que vous avoit d'abord inspiré votre tendresse. Par exemple, Louison, puisque ton père a perdu son troupeau, ne serois-tu pas bien-aise d'employer tes épargnes à lui en acheter un autre ?

LOUISON, *d'un air triste.*

Hélas! il s'en faut que j'aie assez pour cela.

M. DE VERVILLE.

Mais si tu en avois assez, serois-tu bien contente de lui faire ce présent ?

LOUISON.

Ah ! monseigneur, comme je serois joyeuse !

M. DE VERVILLE.

Je suis curieux de voir la mine que tu aurois, ainsi que Jeannette. Thibaut, comme tu t'y connois un peu mieux que tes filles, je te charge d'aller demain pour elles au marché, et de leur acheter à chacune six

jeunes vaches, les plus belles que tu pourras découvrir. Tu en trouveras l'argent tout prêt chez moi. C'est un petit cadeau que je fais à tes enfans, pour qu'ils aient le plaisir de te le faire à leur tour.

MARGUERITE.

Eh ! monseigneur, ne vous lasserez-vous point de nous accabler de vos bienfaits ? Remerciez-le donc avec moi, mes enfans. (*Marguerite, Jeannette et Louison tombent aux genoux de monsieur de Verville, les embrassent, et baisent ses mains, en pleurant de joie, tandis que Thibaut immobile et muet, le considère dans une profonde surprise.*)

M. DE VERVILLE, *détournant la tête pour cacher ses larmes.*

Relève-toi donc, Marguerite; relevez-vous, mes chères amies.

THIBAUT.

Monseigneur, je savois bien que vous étiez un homme, un digne homme, mais je ne vous connoissois pas encore ; et je ne sais plus comment vous traiter. (*A Marguerite.*) O ma bonne femme ! si nous pouvions rassembler dans un mot, en un seul mot, tout ce que nous dit notre cœur ! (*Se*

tournant avec vivacité vers M. de Verville.) Monseigneur, je prierai jour et nuit le ciel, non pas pour vous, car une de vos actions vaut mille de mes prières; mais pour qu'il paroisse de temps-en-temps sur la terre des hommes tels que vous l'êtes, afin d'empêcher les malheureux de se désespérer. (*Il va prendre Jeannette et Louison, et les mène devant une fenêtre.*)

Mes enfans, voyez-vous cette colline du haut de laquelle on apperçoit la ville où demeure notre bienfaiteur? Nous y montons tous les dimanches en allant à l'église. Eh bien! nous n'y monterons plus sans chercher des yeux le quartier qu'il habite, sans y envoyer sur lui nos bénédictions, sans prier le ciel pour lui, pour sa femme, pour tout ce qui le touche, avant d'aller prier pour nous-mêmes. Vous en souviendrez-vous?

JEANNETTE.

Ah! mon père, si jamais je l'oublie!...

LOUISON.

Nous commencerons en partant de la maison.

THIBAUT.

Oui! monseigneur, chaque jour, chaque

minute, aux champs, dans notre cabane, par-tout où nous serons, nous vous donnerons nos premières pensées. Nous ne sentirons pas un seul instant la vie, sans songer que c'est par vous que nous en jouissons, sans être prêts à l'offrir à Dieu pour la moindre de vos prospérités. Vous pourrez, quand il vous plaîra, nous demander notre sang. Il est à vous. Ah! que ne puis-je, en ce moment, verser tout le mien dans vos veines, pour vous donner une double vie!

M. DE VERVILLE.

Sois heureux, Thibaut, fais le bonheur de ta femme, élève toujours tes enfans à penser comme toi. Je viendrai quelquefois jouir de ce spectacle; et je suis sûr de m'en porter mieux. Mais voici nos affaires terminées; sais-tu bien que je vais te demander à dîner?

THIBAUT, *lui tendant joyeusement la main.*

Ah! tant-mieux, tant-mieux, nouvelle fête!

MARGUERITE, *d'un air plein d'embarras et de confusion.*

Mais, mon cher homme, que présenterons-nous à monseigneur?

THIBAUT, *d'un air libre.*

Le peu que nous avons, ma femme. Je le connois. Un morceau de pain sec lui fera plus de plaisir, que s'il avoit trouvé chez nous un grand rôti sans l'attendre.

MARGUERITE.

Mais, cependant....

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

Ne sois pas inquiète, Marguerite. (*En lui montrant la corbeille que Champagne et Picard ont apportée.*) Tu trouveras là-dedans de quoi nous régaler. Mais allons tous ensemble faire un tour de jardin. Nous avons besoin, les uns autant que les autres, de prendre un peu l'air pour nous remettre. (*Il sort, en prenant Jeannette et Louison par la main. Thibaut et Marguerite le suivent en levant les yeux au ciel, et baisant les pans de son habit.*)

(*Le rideau se baisse*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le rideau se lève. On voit au milieu de la chambre une grande table fort proprement dressée, avec une nappe blanche et quelques couverts; à côté, sur le devant de la scène, est la corbeille que les gens de M. de Verville ont apportée. Marguerite vient de l'ouvrir.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE, *tirant de la corbeille une grosse pièce de viande froide, et la portant sur la table, tandis que les enfans debout, dans une contenance joyeuse, autour de la corbeille, la parcourent d'un œil avide, en passant la langue sur les lèvres.*

VOILA ce qui s'appelle un morceau de prince ! On voit bien que monseigneur n'y a rien épargné.

LOUISON, *à Jeannette.*

Tiens donc, ma sœur, regarde. C'est comme une galette bossue. Cela sera bon, je crois.

JEANNETTE, *à Marguerite tandis qu'elle porte le pâté sur la table.*

Sais-tu ce qu'il y a dedans, ma mère?

MARGUERITE.

Non, ma fille. Les gens de la ville ont tant de choses que l'on ne connoît pas à la campagne!

LOUISON.

Ce doit être un brave homme, ce monseigneur, de nous rendre tout notre bien, de nous donner des vaches, et de nous apporter encore des friandises! Jeannette, il faudra faire couver nos œufs, et lui porter les poulets.

JEANNETTE.

Ah! qu'il me tarde! Je voudrois qu'ils fussent déjà gros et gras. Je ne sais ce que je ferois pour lui, tant je l'aime!

LOUISON.

Je vais lui cueillir un joli bouquet de mes plus belles fleurs.

MARGUERITE.

C'est bien. Et toi, Jeannette, il faut

t'occuper un peu du ménage. Va couper proprement du pain, et tu nous l'apporteras. Je veux que monseigneur voye que tu t'entends un peu à conduire une maison.

JEANNETTE.

Oui, ma mère. (*Elle sort avec Louison.*)

SCÈNE II.

MARGUERITE *ferme la corbeille, la pousse dans un coin, et revient vers la table.*

Voyons, rien ne manque, je crois. Les serviettes, les couverts. — Avançons à présent des siéges. (*Elle met des chaises autour de la table.*) Voilà qui est tout prêt. Monseigneur peut à présent venir quand il lui plaira.

SCÈNE III.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *jettant un regard étonné sur la table, et frappant dans ses deux mains.*

COMMENT donc, monseigneur! y pensez-vous? Est-ce que vous nous prenez pour des rois? Une pièce de viande superbe, et encore (*en montrant le pâté*) de si belles choses! Je ne sais pas ce que c'est; mais cela me paroît bien appétissant.

M. DE VERVILLE.

C'est un pâté que madame de Verville vous envoie.

MARGUERITE.

Est-il possible qu'elle ait songé à nous?

THIBAUT.

Oh! oui, je le crois. Elle m'a si bien traité ce matin! Je parierois qu'après ma femme, c'est la meilleure qu'il y ait au monde. Allons, Marguerite, vienne le mois de janvier, et nous prendrons notre revanche. Vous la voyez, monseigneur? Je vous défie de trouver sa pareille pour

s'escrimer sur un rouet. (*En lui frappant sur l'épaule.*) Je veux que cet hiver, dans nos veillées, elle file pour vous et pour madame une si belle pièce de toile, que vous n'aurez jamais eu de si beau linge dans toute votre vie, je vous en réponds.

MARGUERITE.

Oh! quel plaisir! je n'y perdrai pas un moment.

M. DE VERVILLE.

Je vous remercie, mes amis; mais cela n'est pas nécessaire. Marguerite a bien assez de ses enfans pour s'occuper; et ce seroit...

THIBAUT, *l'interrompant.*

N'en parlons plus. Nous vous avons tantôt laissé faire à votre fantaisie, il faut bien qu'une fois vous nous laissiez faire à la nôtre. Voudriez-vous nous empêcher d'être reconnoissans? Ce seroit nous ravir toute la joie de notre vie, et vous êtes trop bon pour cela. Allons, à table. (*Il prend un siége et s'assied.*) Voilà votre place, monseigneur. Viens t'asseoir aussi, Marguerite.

M. DE VERVILLE, *en s'asseyant.*

Est-ce que tu n'attends pas tes enfans? Il faut qu'ils prennent place avec nous. Je

avoir la satisfaction de manger avec la plus brave famille que je connoisse.

THIBAUT.

Nous ne serons pas en reste, monseigneur, et nous pourrons aussi dire que nous avons eu à notre table l'homme de la terre le plus compatissant et le plus généreux; ce qui vaut mieux encore que de manger avec des rois qui ne le seroient pas. (*A Marguerite.*) Est-ce que Valentin n'est pas encore revenu des champs?

MARGUERITE.

Non, mon ami, ni George non plus.

THIBAUT.

Et nos filles, à quoi s'amusent-elles, au lieu de venir?

MARGUERITE.

Tu vas voir que ce n'est pas à baguenauder. Tiens, voici d'abord Jeannette.

SCÈNE IV.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE.

Jeannette porte un plateau de bois couvert de morceaux de pain en tas.

THIBAUT.

Ah! du pain! c'est bon. Viens ici, mon enfant. (*Il prend avec les doigts deux morceaux de pain, et en jette un à M. de Verville, un autre à Marguerite.*) Prenez, monseigneur. Quoique ce ne soit que du pain de fermier, il a bon goût, pourtant. Vous en avez de plus léger à la ville; mais celui-ci vaut mieux pour nous fortifier dans nos travaux. Par bonheur il est encore tout frais. Mais quoi, Marguerite! tu as oublié quelque chose d'essentiel. (*Il sourit en lui pressant la main.*) Ce n'est pas ta faute, ma chère femme. Dans un jour comme celui-ci, la joie nous saisit tellement le cœur, qu'on ne s'avise pas de songer à tout.

MARGUERITE, *parcourant des yeux la table.*

Quelque chose d'oublié? Qu'est-ce donc?

THIBAUT.

Du vin, notre ménagère. Est-ce que nous ferions faire un repas sec à monseigneur ? cela seroit joli !

MARGUERITE.

Où avois-je donc la tête? Je l'ai mis au frais.

JEANNETTE.

Je vais le chercher, moi. (*Elle sort.*)

THIBAUT.

Cours vîte. Monseigneur, il gratte un peu le gosier, mais il est franc.

MARGUERITE.

Que veux-tu dire? Est-ce que monseigneur n'en a pas apporté ?

M. DE VERVILLE.

Oui, mon ami. Je t'avoue que je le crois un peu meilleur que le tien.

THIBAUT.

Vous avez aussi porté du vin? Comment, monseigneur, n'étoit-ce pas déjà assez? cela passe par-dessus la mesure. Porter encore du vin pour nous !

M. DE VERVILLE.

Oh ! ce n'est pas pour vous seulement. Je prétends bien en boire ma part. Ce jour est pour nous tous un jour de plaisir ; et le bon s'accorde à merveille avec la joie.

THIBAUT.

Il est vrai, j'en avois toujours autrefois d'excellent en réserve du vivant de mon père. Lorsqu'il m'arrivoit de faire quelques bonnes affaires à la ville, ma première pensée étoit d'aller acheter une demi-douzaine de bouteilles du meilleur qui pût se trouver. Le prix ne me faisoit rien. Je me gardois bien de le boire; je le donnois à ma femme pour les jours où mon père venoit nous rendre visite; et alors je le régalois comme il faut. T'en souviens-tu, Marguerite, comme le bon vieillard étoit joyeux? Mes enfans, nous disoit-il, ce vin me fortifie et me réjouit; mais votre amour qui vous fait ôter les choses de la bouche pour moi, me fortifie et me réjouit bien davantage. Il en étoit quelquefois si touché, que les larmes lui couloient des joues dans son verre. Je ne puis vous dire combien le vin me paroissoit bon, lorsque mon père le buvoit à mon côté. (*Jeannette rentre, portant deux bouteilles.*)

M. DE VERVILLE.

J'espère que tu ne trouveras pas celui-ci mauvais non plus.

THIBAUT.

Ah ! monseigneur ! il suffiroit de votre bonté qui nous le donne, pour nous le faire trouver excellent.

SCÈNE V.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

LOUISON, *portant un bouquet énorme de roses, de chèvrefeuille et de jasmin, s'avance vers M. de Verville, lui fait une révérence, et lui dit :*

MONSEIGNEUR voudroit-il me permettre de le mettre à sa boutonnière ?

M. DE VERVILLE.

Grand-merci, ma chère Louison : (*il l'embrasse*) mais il est aussi gros que toi. Je parie que tu n'en auras pas laissé pour tes parens. Allons, je vais partager. Je n'ai rien à moi seul aujourd'hui. Tiens, Marguerite; tiens, Thibaut; tiens, Jeannette; tiens, Louison. (*Il leur distribue des fleurs.*)

THIBAUT.

Ce sera donc comme un jour de noces, chacun son bouquet.

JEANNETTE.

On prendroit monseigneur pour la mariée. Il donne le repas et les fleurs.

THIBAUT.

Fort bien! voilà ma Jeannette en pointe de gaîté.

M. DE VERVILLE.

Cette petite saillie lui vaudra un trousseau pour le jour de son mariage.

THIBAUT.

Oui-dà, monseigneur; il n'y auroit qu'à vous laisser faire, et rester les bras croisés. Son trousseau, il faut qu'elle le gagne elle-même.

LOUISON.

Mon père, et si j'ai plutôt gagné le mien?

THIBAUT.

Voyez-moi cette petite fille! il vous sied bien d'avoir de ces choses en tête. Allons, allons, il ne faut songer qu'à dîner. De la joie, de la joie!

M. DE VERVILLE.

Je veux attendre que tes garçons soient de retour. Je ne dînerai point que je n'aie tout mon troupeau rassemblé autour de moi.

MARGUERITE.

Quel dommage, monseigneur, que vous

n'ayez pas d'enfans! Vous paroissez tant les aimer!

M. DE VERVILLE.

Ah! Marguerite, quelle plaie tu rouvres dans mon cœur! le ciel m'avoit donné un fils.....

MARGUERITE.

Un fils unique? et il est mort? c'est bien cruel!

M. DE VERVILLE.

S'il est mort, je l'ignore; mais il n'en est pas moins perdu pour moi.

THIBAUT.

C'est qu'il est peut-être dans une terre étrangère, et que vous ne recevez pas de ses nouvelles. (*Voyant des larmes prêtes à couler des yeux de M. de Verville, il prend sa main et la serre.*) Ne vous affligez pas, mon bon seigneur, je vous en prie. S'il vit encore, vous le reverrez sûrement. Quoi! vous soulageriez les peines des malheureux, et vous seriez malheureux vous-même! Non, non, le ciel est trop juste. Voyez comme il me traite pour n'avoir fait que mon devoir; et vous qui allez si loin par-delà, il vous abandonneroit! Cela n'est pas possible. Allons, égayez-vous un peu. Gardons-

nous de rien perdre de ce grand jour de plaisir.

M. DE VERVILLE, (*essuyant ses yeux.*)

Oui, mon cher Thibaut, je me reprocherois d'empoisonner ta joie.

THIBAUT.

Vous me le devez : ce seroit gâter votre ouvrage. Mais pourquoi mes fils sont-ils si lents à rentrer aujourd'hui? (*Il se lève de table et va regarder par la fenêtre.*) Je vais voir s'ils viennent. Bon! je vois George qui s'avance. (*Il lui fait signe de la main de se hâter.*)

MARGUERITE.

Quoi! George tout seul? Est-ce qu'il n'amène pas Valentin? Il doit savoir que c'est l'heure du dîner. Mille pardons, monseigneur, de vous faire attendre.

M. DE VERVILLE.

Nous aurons le temps, Marguerite, je ne m'ennuie pas dans une si douce compagnie. Une heure plutôt, une heure plus tard, cela ne me dérange point. Les jours sont longs; et pourvu que j'arrive à la ville avant la nuit, ma femme ne sera pas inquiète.

MARGUERITE.

Voici George, toujours.

SCÈNE VI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON, GEORGE.

(George ôte son chapeau et s'incline en voyant M. de Verville.)

THIBAUT, *courant le prendre par la main.*

VIENS, mon fils, regarde ce digne homme. Après le ciel et tes parens, c'est à lui que tu dois avoir pour la vie les plus grandes obligations. Considère-le bien. C'est notre bon seigneur, à qui nous devions donner tout ce que nous possédons sur la terre, et qui nous l'a rendu.

MARGUERITE.

Et qui donne, de plus, à tes sœurs un joli troupeau. Aussi long-temps que tu vivras, mon fils, il faut que tu le bénisses chaque jour dans ton cœur. Nous t'en donnerons l'exemple pendant notre vie; tu le suivras après notre mort, n'est-ce pas? Me le promets-tu ?

GEORGE.

Comment pourrois-je y manquer, puis-

qu'il a tant de bonté pour nous ? Mais mon père disoit hier que nous allions quitter la ferme : est-ce que nous y restons ?

THIBAUT.

Oui, mon enfant, toujours, toujours. J'espère bien y voir naître mes arrière-petits-fils.

GEORGE, *dans un transport de joie, courant vers Marguerite.*

O ma mère ! c'est pour vous que j'en suis le plus joyeux. Je puis maintenant vous le dire. Toute cette nuit vous m'avez fait pleurer de chagrin.

M. DE VERVILLE.

Et pourquoi donc, mon ami ?

GEORGE, *prenant M. de Verville par la main, et le conduisant vers la fenêtre.*

Venez, monseigneur, je vais vous l'apprendre. Voyez-vous là-bas près de la haie, ce vieux pommier presque sans feuilles ? Ma mère disoit ce printemps, qu'elle étoit bien chagrine de ce que la gelée l'avoit si fort maltraité, parce qu'elle n'avoit mangé de si bonnes pommes de sa vie, et que l'arbre étoit en danger de périr. Le lendemain, avant qu'elle se fût levée, j'allai avec mon frère choisir sur ce pommier, les bourgeons

les plus vigoureux, pour les enter sur d'autres arbres qui sont dans le verger, afin que celui-ci venant à se perdre, ma mère eût toujours de ses bonnes pommes. Si nous avions quitté la ferme, c'étoit bien triste; un autre y seroit venu, qui, avec le temps, auroit mangé le fruit de nos entes.

M. DE VERVILLE.

Rien n'étoit plus facile que de les enlever en partant. Personne n'auroit profité de ton travail.

GEORGE.

Pourquoi l'aurois-je fait? je n'y trouvois aucun profit. Et quand j'y en aurois trouvé, je sais trop bien qu'on ne doit pas chercher à faire son avantage au préjudice de ses semblables. Au contraire, j'aurois desiré qu'ils eussent cueilli de bon fruit sur nos arbres.

M. DE VERVILLE.

Mais tu disois tout-à-l'heure que c'étoit bien triste qu'un autre eût mangé le fruit de vos entes?

GEORGE.

Sûrement, c'étoit triste pour moi que ma mère en fût privée; car quoique je souhaite de bonnes pommes aux autres, je les souhaite bien plus à ma mère.

M. DE VERVILLE, *lui serrant la main.*

Tu es un brave garçon, (*voyant que Marguerite meurt d'envie d'embrasser son fils, mais qu'elle se contient par respect,*) tiens, Marguerite, je te le livre. (*Pendant qu'elle l'embrasse.*) Mon cher Thibaut, je suis de plus en plus émerveillé de tes enfans. C'est entre vous un combat à qui s'aimera davantage.

THIBAUT.

Eh! monseigneur, il n'est dans les familles que de vivre de bonne amitié. Quand je possédois mon père et ma mère, je rêvois aussi le jour et la nuit comment je pourrois leur faire le plus de plaisir. Je les aurois portés sur mes bras pendant leur vieillesse. J'en suis richement payé. Je vois par expérience que tout ce que vous faites pour vos parens, vos enfans le font pour vous.

MARGUERITE, *à George.*

Mais où est donc Valentin? d'où vient qu'il n'est pas avec toi?

GEORGE.

Il ne viendra pas dîner.

THIBAUT.

Et pourquoi donc?

GEORGE.

C'est qu'il s'est mis dans la tête de finir son défrichement avant la nuit. Je l'ai pressé de me suivre en lui promettant de l'aider de toutes mes forces cet après-midi. Il n'a pas voulu m'entendre. J'ai du pain de reste, m'a-t-il dit, en me montrant la moitié de son déjeûner. Je ferai mon dîner avec cela.

THIBAUT, *avec émotion.*

Le brave enfant ! parce que je ne suis pas allé aux champs ce matin, il se charge de ma besogne. Il nous a vu la tête prête à se courber sous la misère, et il veut nous la redresser par son économie et par son travail. George, va le retrouver, je t'en prie. Dis-lui que nous lui commandons de venir, et que nous ne mangerons pas qu'il ne soit à table. (*En se tournant vers M. de Verville.*) Ah ! monseigneur, si vous le connoissiez, vous l'aimeriez comme nous de tout votre cœur.

JEANNETTE.

Mon père, veux-tu que j'aille le chercher avec ma sœur et George?

LOUISON.

Je me charge de le faire bientôt venir, moi.

THIBAUT.

A la bonne-heure; mais ne vous amusez pas en chemin.

LOUISON.

Va ! ne crains rien, nous reviendrons en courant.

SCÈNE VII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE.

Je ne puis te peindre, Thibaut, toutes les émotions que j'éprouve en ce jour. Je vois que les enfans sont la plus douce faveur du ciel.

THIBAUT.

Lorsqu'ils sont comme les nôtres, c'est alors une bénédiction; et les parens possèdent en eux une richesse qu'on ne peut apprécier. O monseigneur ! vous ne sauriez croire combien les peines de la vie deviennent plus légères, lorsque nos enfans nous aident à les supporter. (*En frappant sur l'épaule de M. de Verville.*) Prenez seulement bon courage. En quelque lieu que soit votre fils, je crois fermement qu'il rendra

vos vieux jours les plus joyeux de votre vie.

M. DE VERVILLE.

Ah ! s'il vivoit encore, s'il étoit d'un aussi excellent naturel que les tiens ! Mais de quelle vaine espérance vais-je me flatter? Non ! je n'ai plus de fils pour me soutenir un jour dans mon dernier âge. Heureux Thibaut ! tu peux vieillir, tu goûteras la douceur de te voir revivre dans les cinq enfans auxquels tu as donné le jour.

THIBAUT.

Cinq ! dites-vous, monseigneur ? Non ! s'il vous plaît, quatre seulement, (*il compte sur ses doigts*) ce petit marmot qui repose là derrière le rideau, Louison, George, et Jeannette. Voilà tous ceux qui sont à moi.

M. DE VERVILLE.

Et celui qui est aux champs?

THIBAUT.

Il n'est pas notre fils, quoique je l'aime autant que s'il l'étoit, et que j'aie fait pour lui tout ce qu'on peut faire pour les siens. Il en est bien digne aussi, ce brave garçon! il nous chérit, comme s'il nous devoit la naissance ; et il travaille pour le ménage, comme s'il étoit l'aîné de ma petite famille.

M. DE VERVILLE.

Et quelle est donc la sienne ?

THIBAUT.

Nous le savons aussi peu que lui : nous l'avons sauvé de la mort dans son berceau. Ma femme l'a nourri de son lait, et il a toujours vécu avec nous. Au reste, il ne doit pas être d'une naissance commune. Il avoit à son cou un hochet garni d'or et de pierreries ; et son linge étoit de la plus grande beauté.

M. DE VERVILLE.

Vous l'avez sauvé de la mort ; vous ignorez sa famille ; et il n'est pas d'une naissance commune ! Ah ! mon cher Thibaut, hâte-toi de m'apprendre comment il est tombé entre vos mains.

MARGUERITE.

C'est une bien cruelle histoire!

THIBAUT.

Nous demeurions alors en Normandie. Je faisois valoir une petite ferme sur le bord d'une rivière. La situation étoit fort bonne ; et la terre rendoit bien, quoiqu'il n'y eût pas grand-merci à dire à ceux qui l'avoient tenue avant nous.

M. DE VERVILLE.

Passe, je t'en conjure, sur toutes ces circonstances, et raconte-moi seulement ce qui regarde Valentin. Il n'est que cela dont je sois curieux.

THIBAUT.

Eh bien! monseigneur, pour en venir-là tout de suite, vous saurez qu'une nuit nous fûmes réveillés par les eaux, qui étoient entrées de tous côtés dans notre maison. Nous eûmes à peine le temps de monter sur le toit pour y attendre du secours. Le matin on vint nous chercher dans un bateau. Tout le pays étoit inondé. On voyoit la rivière couverte de débris de maisons et de meubles, emportés par la violence du courant. J'étois occupé à consoler ma femme qui se lamentoit de la perte de notre cabane, et plus encore de celle de son fils, que les ondes avoient étouffé avant notre réveil. Tout-à-coup j'apperçois un berceau balotté par les vagues qui l'entraînoient, et qui menaçoient à chaque instant de l'engloutir. Je ne pus tenir à cette vue. Je quittai mes habits, et sans regarder au péril, je me jetai dans la rivière en nageant de toutes mes forces vers le berceau. Je fus plusieurs fois

repoussé, j'étois épuisé de fatigue; mais les cris de l'enfant que j'entendois en m'approchant de lui, me donnoient du courage et de la vigueur. Enfin, après bien des dangers, je parvins à l'atteindre, et je le conduisis assez loin de-là sur le bord. Ma femme m'avoit suivi en se traînant plus morte que vive le long du rivage. Je lui présentai la petite créature qui ne cessa de crier, que lorsqu'elle se fut attachée à son sein. La pauvre Marguerite crut retrouver dans cet enfant celui qu'elle venoit de perdre. Nous fîmes alors toutes les recherches possibles pour découvrir les parens, mais sans pouvoir y parvenir. Nous n'en avons pas été plus affligés : nous avons continué de le regarder comme notre fils. Je lui ai raconté cent fois son aventure : il n'y a que mes autres enfans à qui je l'aie cachée, pour leur laisser le plaisir de le croire leur frère, et qu'il n'y eût pas de jalousie dans la maison. Je l'ai fait instruire comme les autres. Il laboure aussi bien que moi-même, il parle comme un beau livre, et il sait lire et écrire peut-être mieux que notre magister.

M. DE VERVILLE.

Et combien y a-t-il de cet évènement ?

THIBAUT.

A-peu-près quinze ans et quelques mois, autant qu'il m'en souvienne. Attendez-donc, je puis vous le dire à la minute, car j'en fis dresser dans le temps un écrit par le juge du lieu, signé du curé, et attesté par tous les paysans témoins de l'aventure. En quittant le pays, je n'ai pas oublié de l'emporter avec moi : va le chercher, Marguerite.

MARGUERITE.

Il est ici dans cette cassette avec les hardes et le hochet que Valentin avoit alors. Nous les avons soigneusement conservés ; et nous les avons mis à part ce matin, parce que si vous aviez fait vendre nos effets, il n'étoit pas juste que ceux de ce pauvre garçon y fussent confondus.

M. DE VERVILLE, *se levant.*

Ah! Marguerite, ne me fais pas languir, je brûle de les voir.

THIBAUT.

Aveins-les donc, ma femme.

MARGUERITE, *courant chercher le paquet dans la cassette, le donne à Thibaut.*

Tiens, mon ami.

THIBAUT, *en l'ouvrant.*

Voyez-vous, monseigneur ?

M. DE VERVILLE, *examine le hochet, puis la marque du linge, et après avoir lu l'écrit, il s'écrie :*

C'est lui ! c'est lui ! O grand Dieu ! tu me rends donc mon fils !

THIBAUT, *dans une profonde surprise.*

Que dites-vous ? notre Valentin votre fils ? O mon cher et bon seigneur ! je sens tout votre corps qui frémit. (*Il lui prend la main, et le soutient.*) Ma femme, vîte, un siége, il va tomber à la renverse !

MARGUERITE, *courant de tous côtés.*

Je ne sais ce que je fais. Je suis toute hors de moi. Et notre pauvre garçon, qu'il va être étonné ! (*Elle apporte enfin un siége. Thibaut fait asseoir M. de Verville, et lui tient toujours la main.*)

M. DE VERVILLE.

O jour de bénédiction ! retrouver mon fils ! Quelle sera la joie de ma femme ! C'est d'aujourd'hui que nous allons commencer à vivre. Mon cher Thibaut, mène-moi de grace vers lui. Il faut que je le voye, que je le presse contre mon cœur.

THIBAUT.

Non, non, monseigneur, s'il vous plaît : mon cher Valentin en mourroit de saisissement. Il va revenir tout-à-l'heure. Passez dans cette chambre jusqu'à ce que je l'aie prévenu. Il sera un peu mieux préparé, et vous un peu plus calme.

MARGUERITE, *regardant par la fenêtre.*

Le voici qui revient avec sa bêche sur l'épaule. Voyez-le marcher !

M. DE VERVILLE, *courant vers la fenêtre.*

Il vient ! il vient ! comme le cœur me bat ! je veux courir à lui.

THIBAUT, *l'arrêtant.*

Non, monseigneur, cela ne seroit bon pour l'un ni pour l'autre ; et cette fois-ci vous en passerez à ma fantaisie. (*Il entraîne dans la pièce voisine M. de Verville qui le suit à regret, en tenant toujours ses yeux tournés vers la fenêtre.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, *seule.*

Je serai peut-être bien à plaindre de cette aventure. Voilà que Valentin devient tout-à-coup un grand seigneur. Qui sait s'il nous aimera davantage, s'il ne rougira pas de nous regarder? (*En laissant tomber quelques larmes.*) Oh! si cela m'arrivoit, je ne m'en consolerois de ma vie. Je l'ai élevé avec trop de soin! je l'aime avec trop de tendresse! c'est comme s'il étoit un de mes propres enfans.

SCÈNE IX.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *à M. de Verville qu'il laisse dans l'autre pièce.*

Restez, restez. Je viendrai vous avertir quand il faudra. (*Voyant Marguerite baignée de larmes.*)

Eh bien! ma chère femme, qu'as-tu donc à pleurer?

MARGUERITE.

Ah! mon ami, c'est de plaisir et de tristesse tout ensemble que je pleure.

THIBAUT.

Comment as-tu donc l'habileté d'arranger cela ?

MARGUERITE.

Je suis joyeuse de ce que Valentin retrouve ses parens, et de ce que ses parens le retrouvent. Mais nous allons le perdre, nous autres : voilà ce qui m'afflige. Et s'il alloit nous oublier !

THIBAUT.

Quelle vilaine pensée t'est venue dans l'esprit ! Nous oublier, ma femme ! aussi peu que nous pourrons l'oublier nous-mêmes. Tu ne le connois pas encore assez bien, à ce que je vois.

SCÈNE X.

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

VALENTIN, *avec vivacité.*

O MON PÈRE ! ô ma mère ! que je suis transporté de joie ! (*Il pose sa bêche, court à eux, et les embrasse.*) Jeannette et Louison viennent de me raconter ce que monseigneur a fait pour nous. Où est ce bon sei-

gneur ? que je lui baise les mains, que je le remercie de tant de bontés.

SCÈNE XI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

M. DE VERVILLE, *ouvrant impétueusement la porte, et courant se jetter au cou de Valentin.*

Me voici, mon fils, me voici ! Oui, tu es à moi, tu es mon sang, mon amour et ma vie !

THIBAUT.

Ne sois pas effrayé, Valentin, c'est la vérité. Monseigneur est ton père. (*Valentin, dans une profonde surprise, regarde tour-à-tour d'un œil étonné, M. de Verville, Thibaut et Marguerite. Il voudroit parler, et sa langue reste muette.*)

MARGUERITE.

Oui, mon cher enfant, tout vient de se découvrir. Il y a quinze ans que monseigneur pleure ta perte. C'est à nous de la pleurer aujourd'hui.

VALENTIN, *d'une voix étouffée.*

Moi, votre fils ! vous, mon père ! (*Il se dégage de tous les bras qui l'entourent, se précipite aux genoux de M. de Verville, les embrasse et couvre ses mains de baisers. M. de Verville jette ses bras autour du cou de son fils, et laisse tomber sa tête sur la sienne. Ils demeurent un moment dans cette attitude, muets et baignés de pleurs.*)

M. DE VERVILLE, *relevant un peu sa tête.*

Dieu tout-puissant ! quelles graces puis-je te rendre pour ta bonté !

VALENTIN.

J'avois demandé mille fois au ciel de me faire connoître ceux à qui je suis redevable de la vie ; et c'est de vous que je l'ai reçue, vous qui venez de la rendre, par vos bienfaits, à ceux qui me l'ont conservée ! Que de raisons pour vous chérir, et pour chercher à mériter votre tendresse par mon obéissance et par mon amour !

M. DE VERVILLE.

Mon cœur me fait déjà sentir combien tu en es digne. Oui, mon fils, mon unique fils, ce cœur a toujours été plein de toi. Mais ta mère, quels vont être ses transports en te voyant !

VALENTIN.

Ah ! je vous en conjure, conduisez-moi vers elle. Qu'il me tarde d'être à ses genoux, et de la serrer dans mes bras !

M. DE VERVILLE.

Viens, mon ami, je me reproche tous les instans que je fais perdre à son bonheur. Courons, volons.

THIBAUT, *les arrêtant, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Y pensez-vous ? porter la mort, à force de joie, dans le cœur de cette bonne dame ! Non, non, il n'en sera pas ainsi. Il faut commencer par boire un verre de vin pour nous fortifier le corps et l'esprit, autrement nous ferions tout de travers. Je me charge ensuite d'aller à la ville pour amener les choses de loin à madame, et la préparer à voir son enfant. Ah ! mon cher Valentin, que tu seras bien-aise de la connoître !

VALENTIN.

Je vais donc la voir aujourd'hui, après avoir craint si long-temps de ne la voir jamais ! Je ne puis dire la tendresse que je sens d'avance pour elle.

MARGUERITE.

Et moi, Valentin, m'aimeras-tu toujours ?

VALENTIN.

Ah ! si je t'aimerai ! je t'appellerai toujours aussi ma mère comme elle. Si elle m'a donné la vie, n'est-ce pas toi qui l'as soutenue de ton lait, après que mon second père me l'eût sauvée ? Que serois-je devenu sans vous deux ? Vous m'avez fait plus de bien qu'il ne sera jamais en mon pouvoir de le reconnoître.

M. DE VERVILLE.

Que dis-tu, mon fils ? Ah ! quand il devroit m'en coûter la moitié de ma fortune, je veux que ces braves gens....

THIBAUT, *l'interrompant avec vivacité.*

Et moi, je ne veux pas que vous disiez un mot de plus là-dessus. Votre amitié, celle de madame et de Valentin seront notre plus grande récompense. Je vous défie, avec toute votre richesse, de nous en donner une qui vaille pour nous celle-là. Mais, qu'attendons-nous pour nous mettre à table ? Venez, monseigneur. Valentin, ici, à côté de ton père. Oui, je te comprends, va, Marguerite sera près de toi. La bonne créature, elle t'aime si tendrement ! (*Voyant que Marguerite s'essuie les yeux avec son tablier.*) Allons, ma femme, point de folie ;

pourquoi ces larmes ? Nous ne sommes point perdus les uns pour les autres. S'il étoit devenu un vaurien, c'est alors que nous l'aurions perdu, et qu'il auroit fallu le pleurer.

VALENTIN, *regardant d'un air attendri M. de Verville.*

Vous le voyez, mon père, si je dois les chérir ? (*Il prend la main de Marguerite, qui ne peut retenir plus long-temps ses pleurs, et se cache le visage, pendant que Valentin lui fait mille caresses.*)

THIBAUT.

Eh bien ! finirez-vous ? Ils sont aussi fous l'un que l'autre. Or çà, Marguerite, pour te distraire un peu, fais placer tes enfans, et porte-nous des verres. (*Pendant que Marguerite s'occupe de ces soins, il se tourne vers M. de Verville, et lui dit :*) Quand je vous disois tout-à-l'heure, monseigneur, que la vertu ne restoit jamais sans récompense ! Vous le voyez pourtant. A peine venez-vous de faire une bonne action, que vous en voilà tout de suite payé. Vous nous donnez des biens qui n'étoient plus à nous, et nous vous donnons un fils que vous croyiez perdu. (*Il se lève ; et s'adressant à George, à Jeannette et à Louison,*

qui, pendant toute la scène, ont gardé le silence, en tenant les yeux constamment fixés, tantôt sur M. de Verville, tantôt sur Valentin.) Et vous, mes enfans, apprenez à ne jamais désespérer du ciel, ni de vous-mêmes. Lorsqu'une inondation m'emporta, il y a quinze ans, ma cabane, la Providence me donnoit au même instant de quoi m'acquitter un jour envers le bienfaiteur qu'elle devoit m'envoyer. Aujourd'hui que la sécheresse sembloit m'avoir ruiné sans ressource, elle rétablit au contraire ma petite fortune. Dieu se sert de tout pour récompenser ceux qui font leur devoir. C'est à deux fléaux des plus terribles que nous devons notre bonheur. Que cette leçon vous serve pour toute la vie! Lorsqu'un homme fait le bien, croyez-moi, que les malheurs le poursuivent, qu'il tonne sur sa tête, que tout s'écroule autour de lui, tant qu'il n'a rien à se reprocher, il reste ferme comme un roc, (*en frappant du poing sur la table*) ou s'il tombe un moment, il se relève plus vigoureux..... Un coup de vin, monseigneur. (*Il saisit la bouteille, et remplit les verres à la ronde.*) C'est pour boire tous ensemble à votre santé.

MARGUERITE.

Oh ! avec quel plaisir !

THIBAUT.

Valentin, toi seul, tu peux lui dire de bouche : Mon père ; mais nous le disons tous de cœur comme toi : A votre santé, monseigneur !

TOUS A LA FOIS.

A votre santé, monseigneur !

VALENTIN.

A votre santé, mon tendre et respectable père !

M. DE VERVILLE, *les larmes aux yeux.*

Je te remercie, mon cher fils. Je vous remercie tous, mes enfans. Que le nom de père est un doux nom ! (*Il boit.*) Jamais vin ne m'a paru si exquis.

THIBAUT, *d'un air gai.*

Ni à moi non plus. Aussi je recommence. C'est pour toi, maintenant, Valentin. Écoute, quoique tu sois devenu un grand personnage, je ne veux pas que personne t'appelle jamais autrement dans ma cabane. En te nommant ainsi, nous sentirons mieux que tu habites encore au fond de nos cœurs.

VALENTIN.

Et moi, en quelque lieu que ce soit, je t'appellerai toujours mon père. (*Thibaut lui prend la main, et la serre. On boit à la santé de Valentin.*)

THIBAUT.

Ah çà! monseigneur, je vous ai raconté comment nous avions trouvé votre fils. C'est votre tour de nous dire comment vous l'aviez perdu.

M. DE VERVILLE.

Très-volontiers, mon ami, puisque ce récit ne doit plus me coûter de tristesse. Il y avoit un an que j'étois marié, lorsque la guerre s'étant rallumée, je reçus l'ordre de partir avec mon régiment pour les Indes Orientales. Ma femme, malgré mes instances, voulut me suivre dans une si longue et si dangereuse navigation, après avoir donné le jour à ce cher fils, le seul que nous ayons conservé. J'avois un oncle, prieur d'une abbaye auprès d'Evreux. L'enfant fut confié à une nourrice du voisinage, pour qu'il fût à portée de veiller sur lui, et de nous en donner des nouvelles. Je n'en reçus aucune pendant les trois premières années. Inquiet de ce silence, je m'adressai à des

amis que j'avois à Paris. Le plus zélé se rendit sur les lieux, d'où il m'écrivit que peu de temps après mon départ, une inondation subite avoit ravagé la contrée ; que mon oncle étoit péri dans le désastre, victime de son intrépidité ; que la maison de la nourrice avoit été emportée la nuit par les eaux, et que mon fils avoit perdu la vie avec elle. Ces nouvelles affreuses m'accablèrent de douleur ; et ma femme en fut sur le point de descendre au tombeau. A mon retour en France, je n'osai faire des recherches qui me sembloient si superflues, dans la crainte que leur mauvais succès ne réveillât des regrets amers, que le temps avoit un peu adoucis.

THIBAUT.

Quoi ! monseigneur, depuis six ans que je suis votre fermier, j'aurois pu finir votre tristesse ! Je ne me console point de vous avoir laissé si long-temps souffrir. Je vous ai si souvent parlé de mon bonheur, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de vos peines ?

M. DE VERVILLE.

Devois-je imaginer que toi seul pouvois les finir ? Et puis, je te l'avoue, je cher-

chois à bannir de mon esprit de cruelles pensées. Je craignois sur-tout de les rappeler en présence de ma femme. Ce matin même, lorsque tu voulois nous parler de tes enfans, ne te souviens-tu pas avec quelle adresse j'ai détourné la conversation sur d'autres objets ?

VALENTIN, *se jettant dans les bras de M. de Verville.*

O mon père ! combien je vais vous aimer pour vous faire oublier tant de larmes !

M. DE VERVILLE, *l'embrassant.*

N'en parlons plus, mon fils, puisque leur source est épuisée.

THIBAUT.

Ne vous y fiez pas, monseigneur. Il vous en fera répandre toute votre vie; mais ce ne seront plus que des larmes de plaisir. Vous êtes loin de le connoître encore. Quand vous aurez vu toutes ses bonnes qualités, il vous en deviendra mille fois plus précieux. Comme j'aime à vous voir si dignes l'un de l'autre!

M. DE VERVILLE, *avec attendrissement.*

C'est à vos instructions, mes braves amis, que j'en suis redevable. C'est près de vous qu'il a pris le goût de l'honneur et de la vertu. J'ai le bonheur de le trouver tel que

j'aurois desiré de le former moi-même. Ah! de quel prix pourrai-je vous satisfaire ?

THIBAUT.

Nous satisfaire ? Oh ! c'est déjà fait dès long-temps ; et Valentin lui-même y a pourvu. Nuit et jour il a travaillé de son mieux pour notre avantage. Croyez-vous que sans ses soins, nos champs auroient si bien prospéré ?

M. DE VERVILLE.

Vous perdrez donc beaucoup en perdant ses secours ?

MARGUERITE.

Hélas ! c'est la satisfaction de l'avoir près de nous que nous aurons le plus à regretter.

VALENTIN.

Non ! mon père, je dois vous le dire, parce qu'ils vous le cacheroient peut-être, de peur d'exciter encore la générosité de votre cœur. Je leur devois bien tous mes efforts pour les soins qu'ils avoient pris de mon enfance, et je n'avois aucun mérite à travailler pour eux. Mais quelque laborieux qu'ils puissent être, mes bras leur étoient nécessaires. S'ils perdent mon assistance, c'est à moi de les en dédommager.

Il n'en est qu'un moyen. Par bonheur il dépend de la première grace que j'ai à vous demander, et que vous ne me refuserez point dans ce moment de joie, n'est-il pas vrai, mon père?

M. DE VERVILLE.

Oui, mon fils! parle, demande. Il n'est rien que tu n'aies le droit d'obtenir.

VALENTIN.

Eh bien! je vous en supplie, donnnez-leur pour moi ces champs, puisque je ne pourrai plus les cultiver pour eux.

THIBAUT, *avec feu.*

Que dis-tu, Valentin?

M. DE VERVILLE.

Ce qu'il dit! Ah! ce qui porte la joie dans le fond de mon cœur, en me prouvant combien le sien est capable de reconnoissance. Oui! mon fils, je suis sûr maintenant de posséder bientôt ta tendresse, puisque je te vois si sensible à celle que ces braves gens avoient pour toi. Thibaut, reçois cette ferme des mains de notre fils. Je ne veux point lui ravir le plaisir de te la donner. J'y joindrai seulement pour ma femme et pour moi la métairie de Gervais, qui t'appartient aussi dès ce moment.

THIBAUT.

Arrêtez, monseigneur ! arrêtez. Je vous demande grace. Ne nous accablez pas davantage. Comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers vous ? Voulez-vous nous rendre ingrats malgré nous-mêmes ?

M. DE VERVILLE.

Ne commence donc pas à l'être, en m'ôtant la joie de reconnoître le don que tu me fais. Un fils ne vaut-il pas mille fois les biens que je t'abandonne ? Parle, donnerois-tu le tien à ce prix ?

THIBAUT.

Vous avez toujours le secret de me confondre ; ainsi je vous laisse faire comme il vous plaira. Ce seroit un crime à nous de batailler contre votre bonté. (*Il se tourne vers Marguerite.*) Ma chère femme, nous étions ce matin hors d'état de payer la moitié de nos dettes, et voilà que maintenant nous regorgeons de richesses ! O mes enfans ! je puis donc mourir sans être inquiet sur votre sort ! Et toi, Valentin, quand je te perds, je te vois pourvu d'un père tel que tu le mérites ! Je crains que ma pauvre tête ne se dérange de tant de joie.

M. DE VERVILLE.

Tiens, Thibaut, il faut boire un coup pour la raffermir.

THIBAUT.

Voilà un conseil admirable, dont je veux profiter. (*Après avoir rempli les verres à la ronde, il se lève, ôte son chapeau, et le fait tourner autour de sa tête.*) Allons, ma femme; allons, mes enfans. (*Voyant que George, Louison et Jeannette n'osent toucher à leur verre.*) Allons, vous dis-je, c'est un verre de reconnoissance. Il faut le vuider jusqu'au fond. Oui, Marguerite! tu as beau leur faire des signes, il faut qu'ils en passent par-là.

MARGUERITE.

Mais, mon ami! je crains.....

THIBAUT, *l'interrompant.*

Tant-mieux, ma femme! je veux qu'il leur en reste une petite pointe dans la tête, pour qu'ils se souviennent à jamais de ce grand jour. Laissons-les boire largement à la santé de notre bienfaiteur. Lorsqu'ils penseront dans la suite à tout ce qu'il a fait pour eux, ils lui rendront pour chaque goutte de vin, mille fois plus de larmes de reconnoissance et de tendresse. Pardonnez,

monseigneur; ils ne sont pas encore d'un âge à comprendre tout l'excès de vos bienfaits; mais laissez-les grandir. Aussi longtemps qu'ils jouiront de la vie, vous serez béni par eux et par leurs enfans.

VALENTIN.

Oui! j'ose en répondre pour eux, je connois leur bon cœur! O mes chères petites sœurs, et toi, mon frère, jamais je n'oublierai l'amitié que vous avez eue pour moi. (*Il les embrasse.*) Mon père, vous me permettrez de ménager chaque jour sur mes plaisirs, pour leur donner de quoi se faire un établissement.

M. DE VERVILLE.

Doucement, je te prie, ne va pas sur mes droits. Je viens tout-à-l'heure de m'engager pour le trousseau de Jeannette.

VALENTIN.

Eh bien! je me réserve George et Louison. Tu le veux, n'est-ce pas, ma mère Marguerite? (*Elle lui serre la main, et ne répond que par ses larmes.*) Tu le veux aussi, mon père Thibaut?

THIBAUT.

Comment pourrois-je te refuser ce qui paroît te faire tant de plaisir? Oui, je l'ac-

cepte pour toi autant que pour moi-même. J'y mets pourtant une condition que je vais proposer à monseigneur.

M. DE VERVILLE.

Voyons, de quoi s'agit-il ?

THIBAUT.

Vous m'avez dit souvent que vous et madame, vous desireriez avoir une petite maison de plaisance dans cette contrée, pour y passer la belle saison. Le champ voisin est à vendre. Vous pouvez l'acheter pour y bâtir un petit pavillon à votre fantaisie. De cette manière, nous vous aurons près de nous pendant la moitié de l'année. Je parierois que Valentin prendroit de la mélancolie, s'il lui falloit toujours être emprisonné dans la ville.

M. DE VERVILLE.

Qu'en dis-tu, mon fils ?

VALENTIN.

J'en serois charmé, je l'avoue; je ne respire que l'air des champs.

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

A la bonne-heure. Tu vois, Thibaut, que je me rends plutôt à ta prière, que tu ne l'as fait à la mienne.

THIBAUT.

C'est qu'il y a de la différence. Mais je n'ai pas tout dit. Ce terrein est assez grand pour y planter un joli jardin. Vous me regardez, monseigneur? Oh! vous ne savez pas encore tout ce que Thibaut peut faire. J'étois jardinier autrefois, et je n'ai pas oublié mon métier. Je me charge de vous arranger votre parterre si joliment, qu'on vienne le voir de tout le pays comme une merveille.

GEORGE.

Je prendrai pour ma part de creuser les canaux et les fossés, de faire les terrasses, et de planter les arbres de vos allées.

MARGUERITE.

Et moi, je veux, avec mes filles, relever les plates-bandes, et les garnir de fleurs.

JEANNETTE.

Nous y porterons les plus belles de notre jardin.

LOUISON, *en sautant.*

Oh! quand serons-nous à l'ouvrage?

M. DE VERVILLE.

Y pensez-vous, mes amis? Il faudra donc

que j'aille labourer vos champs, tandis que vous vous occuperez de mon parterre?

THIBAUT.

Ne pensois-je pas que vous auriez encore la malice de me contrarier? Écoutez, monseigneur, nous en serons plus expéditifs à notre ouvrage. Et puis, le meilleur temps pour travailler à votre jardin, c'est justement la saison où il n'y a presque rien à faire dans les champs. Quoique Valentin soit maintenant un seigneur, j'espère qu'il voudra bien nous aider. Ses mains sont accoutumées à manier la bêche; et travailler pour vous, sera son plus grand plaisir. Laissez-nous faire. Chacun s'emploiera de bon cœur à sa besogne; et tout sera fini, avant que vous ayez eu le temps d'y songer. Mais voici le brave Gervais. Que nous veut-il? (*Il se lève, court à lui, et le prend par la main.*)

SCÈNE XII.

M. DE VERVILLE, VALENTIN, THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

GERVAIS.

Je venois voir, Thibaut, si tu es content de tes vaches.

THIBAUT.

Ah! mon cher voisin! je le suis bien davantage de ce que nous pouvons rester bons amis. Ton retour achève la joie de ma journée. Viens t'asseoir avec nous. Je veux te mettre en présence du meilleur homme qu'il y ait sur la terre.

GERVAIS, *en s'avançant.*

Que vois-je? monseigneur?

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

Non, Gervais, je ne suis plus pour toi que M. de Verville. Ton seigneur actuel, le voilà, (*en montrant Thibaut.*)

GERVAIS.

Comment donc, Thibaut?

THIBAUT.

Oui, mon ami, je le suis. Mais nous

n'en serons pas moins familiers que ci-devant, si riche que je sois devenu.

GERVAIS.

Je ne comprends rien à ce discours.

THIBAUT.

Je le crois, il en embarrasseroit bien d'autres. On ne trouve pas deux fois en sa vie un homme aussi généreux que monseigneur. Tant il y a que je suis maintenant, par sa grace, le maître de cette ferme et de ta métairie.

M. DE VERVILLE.

Il est vrai, je viens de les lui céder en toute propriété.

GERVAIS.

Eh bien! Thibaut, je te félicite de tout mon cœur de cette bonne fortune, et je n'en suis point jaloux. J'espère que tu seras toujours pour moi un aussi bon seigneur que M. de Verville l'a été.

THIBAUT.

Ah! mon ami, que je me trouve heureux de pouvoir reconnoître la droiture que tu m'as témoignée ce matin! Vois ce que tu aurois gagné à suivre les conseils d'un méchant homme! Pour deux misérables vaches que tu aurois conservées, tu aurois perdu

un bon ami. Ma petite fortune t'auroit fait crever d'envie et de dépit. En me voyant devenir le maître de ta métairie, tu aurois toujours eu la crainte que je ne te misse dehors, pour me venger. Cette pensée auroit rempli ta vie d'amertume. Au lieu de cela, tu trouves un cœur à toi et à toute épreuve. Mon plus grand plaisir sera de t'obliger. Je puis commencer dès ce moment. Je te rends les deux vaches que tu m'as envoyées, et je te tiens quitte pour deux ans de ton fermage. (*Gervais, dans sa profonde surprise, ne peut prononcer une seule parole, et le regarde avec des yeux fixes, et la bouche béante.*)

M. DE VERVILLE.

Thibaut, je croyois que rien ne pouvoit ajouter à la douceur que je goûtois de te faire du bien; mais l'usage que tu en fais, me pénètre encore d'une joie mille fois plus douce. (*Il lui prend la main et la serre.*)

THIBAUT.

Eh! monseigneur, il seroit bien mal à moi de profiter de vos graces, sans profiter aussi de votre exemple. C'est vous qui m'avez mis en passe d'obliger mon voisin, et je vous remercie de ce nouveau plaisir.

GERVAIS, *revenant à lui, et se jettant au cou de Thibaut.*

Ah! mon ami, comment pourrois-je me rendre digne de toi! Rien ne me fait tant de peine que d'être hors d'état de te montrer ma reconnoissance.

THIBAUT.

Que dis-tu, Gervais? Dieu me préserve de rendre jamais quelque service pour avoir du retour! Faire le bien est une chose merveilleuse, qui porte en elle-même son meilleur prix.

GERVAIS.

Le ciel te bénira dans ta femme, dans tes enfans, dans toutes tes entreprises; et moi, je ne penserai jamais à toi que les yeux pleins de douces larmes. Je desire déjà ton bonheur plus que le mien. Je ne suis jaloux que d'une chose, c'est de l'honneur que M. de Verville t'a fait de manger avec toi. Écoute, j'ai un agneau gras que je voulois vendre. Je veux maintenant qu'il serve à renouveller notre amitié. Il faudroit que monseigneur, ainsi que toi, Thibaut, avec Marguerite et tes enfans, vous vinssiez en manger demain.

THIBAUT.

Cela me paroît fort bien arrangé, monseigneur. Que vous en semble?

M. DE VERVILLE.

Je ne refuse rien aujourd'hui.

THIBAUT.

Ni moi, certes. Mais, voisin, je retiens un couvert de plus. Oui, monseigneur, pour madame. Elle manqueroit à la fête. Il faut qu'elle s'y trouve; et je défie alors tous les rois et toutes les reines ensemble de faire un repas plus joyeux. C'est une journée bien étonnante, Gervais! Nous sommes obligés, Marguerite et moi, d'aller en ce moment à la ville; mais demain nous te raconterons des merveilles qui te raviront de surprise, et qui te feront mieux voir encore que la vertu qui demeure ferme au milieu du malheur, reçoit toujours sa récompense.

Fin du cinquième et dernier acte.

LE LUTH
DE LA MONTAGNE.

Du sommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominent la ville de B. . . . je contemplois le paysage immense offert de tous côtés à mes regards. Bientôt les derniers chants des oiseaux m'avertirent qu'il falloit songer à la retraite. Déjà le soleil caché derrière le sommet de la montagne opposée, ne frappoit de ses rayons d'or que les nuages flottans sur la cîme chevelue des arbres qui la couronnent. Je descendois lentement, avec le regret de voir se rétrécir à chaque pas ce vaste horizon, dont mes regards ne pouvoient d'abord embrasser l'étendue. Le crépuscule commençoit à étendre ses ombres transparentes, qui se rembrunissoient par degrés, jusqu'à ce que la reine des nuits vint de nouveau tout éclairer des traits argentés de sa lumière. Je m'assis un moment pour jouir encore de ce spectacle. Les nuages s'étoient dissipés. Rien n'interceptoit mes regards dans toute l'étendue des eux. Je parcourois d'une vaste pensée ces paces infinis. L'air étoit frais, sans que

le moindre zéphir l'agitât de son souffle. Toute la nature étoit plongée dans un profond silence, animé seulement par le murmure léger d'une source lointaine. Étendu sur la mousse j'aurois peut-être attendu dans une agréable rêverie le retour du soleil, lorsque les sons d'un luth, mêlés aux accens d'une voix ravissante, vinrent frapper mon oreille. Je pensai d'abord que mon imagination se jouoit de mes sens enivrés, et j'éprouvai le plaisir de me croire transporté par un songe dans un séjour d'enchantement. Cette douce illusion fut bientôt combattue par des sons nouveaux. Un luth sur la montagne, m'écriai-je, en me levant incertain encore! Je tournai les yeux du côté d'où partoit la voix; et j'apperçus à travers la verdure noirâtre des arbres, les murs blanchis d'une cabane peu éloignée. Je m'en approchai le cœur palpitant. Quelle fut ma surprise en voyant un jeune paysan tenant un luth qu'il touchoit avec la plus grande légèreté! Une femme assise à sa droite le regardoit d'un œil plein de tendresse. A leurs pieds, sur le gazon, étoient de jeunes garçons et de jeunes filles, des femmes et des vieillards, tous dans une

attitude d'admiration et de recueillement. A mon approche, tout le monde se leva, et vint se ranger en cercle autour de moi. Je dis en peu de mots ce qui m'avoit attiré dans ces lieux, et comment je m'y trouvois si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune paysan : notre hameau n'est pas sur la grande route. Mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avois été frappé de son exécution facile sur le luth, et du goût de son chant, je le fus bien plus encore de la politesse de ses manières, de la pureté de son langage, et de l'aisance avec laquelle il s'exprimoit. Vous n'êtes pas né dans un hameau ? lui dis-je avec surprise. Je vous demande pardon, me répondit-il en souriant. Je suis même de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaise pour notre hôte. Excusez, je vous prie, monsieur ; je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voisins.

Je refusai la chaise, et je me jettai comme les autres sur le gazon. Tout le monde se
it, et reprit le silence.

Le jeune paysan se mit aussi-tôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire; et il la chantoit avec une expression si tendre et si naïve, que dès les premiers couplets, les larmes vinrent aux yeux de toute l'assemblée. J'enviai dans ce moment le génie du poëte rustique, capable de produire de si vives impressions sur des ames peu cultivées. J'aimois à voir comme les beautés franches et naturelles se font sentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu; et au dernier, qui étoit le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des soupirs et des sanglots étouffés.

Après quelques minutes de silence, chacun se retira en essuyant ses yeux. Il ne demeura qu'un vieillard que je n'avois pas remarqué, le jeune paysan, la femme assise auprès de lui, George, dont j'avois retenu le nom, et moi.

Mon cher monsieur, me dit ce vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paroît, content de nos plaisirs de la soirée? Je suis bien-aise que vous ayez pris si vîte de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non, non, mon

père, interrompit George, qui revenoit en courant. Je viens de m'arranger deux bottes de paille dans la grange. C'est dans mon lit, s'il vous plaît, que monsieur voudra bien coucher. Il me fallut céder à ses invitations pressantes. Il prit sous le bras le vieillard qu'il conduisit dans la cabane. Je me trouvai seul avec Valentin et la jeune paysanne, son épouse. Je leur demandai si, par complaisance pour moi, ils ne voudroient pas encore passer un quart-d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très-volontiers, monsieur, répondit Louise, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'observois son mari. De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyoit le desir de sa femme.

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louise, jouissez-vous du bonheur que je vous vois goûter? Depuis six mois, répondit-elle, et il y en aura bientôt neuf que Valentin est de retour de ses voyages. Vous avez donc voyagé, lui dis-je, avec un mouvement de surprise? — Oui, monsieur; j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe? — Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en

moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif secret pour me cacher les évènemens de votre vie, ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. Oh ! oui, mon ami, lui dit naïvement Louise. Ce monsieur paroît le mériter si bien ! Et tu sais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir ! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances, et fi le récit suivant.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère, aussi-tôt après qu'elle m'eut nourri. Mon père étoit un des habitans les plus aisés du hameau ; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage, l'eut bientôt réduit à la misère ; et il mourut de douleur, lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane, pour la vendre au profit des gens de la justice. Ce vieillard que vous avez vu, et qui est le père de ma Louise, l'acheta, et vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune : il me donna ses brebis à garder. Je ne recevois de lui qu'un traitement fort doux ; ses enfans me regardoient comme de leur famille : cependant la perte de mon père, l'abandon où

je me trouvois de mes autres parens, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avois pris naissance, la vie solitaire que je menois sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeoient mon cœur, et ma gaîté naturelle se changeoit insensiblement dans une profonde tristesse. Je passois des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenois dans les miennes, pour essuyer quelques larmes, et me la rendit avec ingénuité.)

Un soir j'étois assis au plus haut de la montagne, et je chantois tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, et d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutoit. Il avoit attendu la fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi, et me demanda s'il étoit bien éloigné du grand chemin. Oh! oui, mon cher monsieur, lui répondis-je; il ne passe qu'à une lieue et demie d'ici. —Ne pourrois-tu pas m'y conduire? — Je le voudrois; mais je ne peux quitter mon troupeau. — Tes parens n'auroient-ils pas un logement à me donner pour

cette nuit ? — Ah ! mes pauvres parens, ils sont bien loin ! — Et où donc ? — Ils ont vécu honnêtement sur la terre, ils sont heureux dans le ciel.

Le son de ma voix avoit frappé cet homme ; ma réponse acheva de l'intéresser. Il me fit plusieurs questions, auxquelles j'eus le bonheur de répondre d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduisis dans notre demeure, où il reçut l'hospitalité. Le lendemain il s'entretint secrètement avec le père de Louise. Lorsque je me disposois à retourner au pâturage, je vis George qui prenoit la conduite de mon troupeau ; et l'on m'annonça que l'étranger m'emmenoit avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage, et de Louise que je commençois à aimer, tout enfant qu'elle étoit. Ma situation n'étoit pas heureuse, et toutefois je ne partis qu'en versant des larmes amères. Je ne pouvois prévoir que c'étoit le moment où le bonheur de ma vie alloit se décider. Oui, c'est à toi sur-tout que j'en suis redevable, homme bienfaisant, le généreux protecteur

de ma jeunesse ! tu sais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant ta vie, et avec quels transports de reconnoissance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il se nommoit Lafont, et touchoit l'orgue d'une paroisse de la ville prochaine. On jugeroit mal de ses talens par l'obscurité de son emploi. Les voyageurs se détournoient de leur route pour venir l'entendre ; mais il recevoit froidement leurs éloges, et n'en étoit que plus modeste. Je doute que dans le cours de vos voyages, vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avoit reçu de son père, le plus habile médecin du pays, une éducation qui l'auroit mis à portée de se distinguer dans la même profession. Il aima mieux se livrer à la passion violente qu'il avoit conçue pour la musique. Il s'étoit marié à la fille de l'organiste dont il occupoit la place, et n'avoit point eu d'enfans. Sa femme qu'il avoit perdue depuis plusieurs années, vivoit toujours au fond de son cœur. Cette image et ses livres étoient sa seule société dans la profonde mélancolie qui s'étoit emparée de lui Mais en fuyant les hommes, il ne les haïssoit point, et il faisoit beaucoup de bien en se-

cret. Il étoit âgé de 45 ans, lorsqu'il me reçut dans sa maison. Il m'apprit d'abord à lire et à écrire; il prit plaisir ensuite à cultiver ma voix, et à m'exercer sur le luth, son instrument favori. Il ne bornoit pas ses leçons à la musique; il me donnoit à apprendre par cœur des morceaux choisis de nos meilleurs poëtes dont il faisoit ses délices. Il s'étudioit à former à-la-fois mon cœur, mon esprit et mon goût. C'est ainsi qu'il fut pendant cinq ans mon maître assidu, sans attendre de prix pour ses soins, que de celui qui sait le mieux récompenser le bien que l'on fait à ses semblables.

Au milieu de toutes ces occupations, je n'avois pu bannir de mon esprit ni le souvenir de ma cabane, ni celui de Louise, la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlois quelquefois avec attendrissement à mon bienfaiteur. Un jour, c'étoit le premier de mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie, il se leva de bonne-heure, et me dit de le suivre dans sa promenade du matin. Il me conduisit, en parlant de choses indifférentes, sur le sommet de cette montagne où je l'avois vu la première fois. Valentin, me dit-il, j'ai rempli les devoirs

dont je m'étois chargé devant le ciel, lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je sais combien dans le fond de ton cœur tu soupires après ta cabane. Je n'ai eu d'autre but dans ton éducation, que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Regarde-la; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître. Je te fais présent de mon luth : je t'ai appris à le toucher; tu as de la voix: voyage. Par-tout où tu te feras entendre sans autres prétentions que d'un musicien ambulant, tu seras le premier de ton genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs ni d'argent; mais sois économe et sage. Lorsque tu seras assez riche, reviens dans ton pays, et rachète la cabane de ton père.

Le cœur me battoit à ce discours; il s'enfloit de joie et d'espérance. M. Lafont me prit dans ses bras, et me serra contre son sein en pleurant. C'étoient les premières larmes que je lui avois vu répandre; elles me firent une impression singulière. Il me fit aussi-tôt retourner sur nos pas, et me ramena dans un profond silence à sa mai-

Dès le lendemain, au point du jour, il fallut me séparer de mon bienfaiteur, après en avoir reçu les plus tendres instructions, et deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans, j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne et l'Italie, vêtu en paysan de la montagne, et les cheveux flottants en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité de cet habillement ajoutoit beaucoup à l'effet de ma musique, sur-tout dans les capitales. Il est peu de seigneurs qui aient voyagé avec autant de plaisir que moi. Par-tout j'étois bien reçu, même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnoit des concerts pour m'entendre; et dans les villages, on faisoit, je crois, tout exprès des nôces pour danser au son de mon instrument. En plusieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étois séduit un instant; mais lorsque je pensois à ma cabane, toutes ces idées de fortune s'évanouissoient aussi-tôt, et il n'en restoit plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvemens délicieux j'étois saisi, toutes les fois que, dans mes courses,

une montagne se présentoit à mes regards. J'y cherchois des yeux ce hameau. Il me sembloit y découvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayois d'exprimer mes sentimens ; et voici des couplets qu'ils m'ont inspirés.

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne et le hameau,
De ton agreste paysage.
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbes palais ;
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peut remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si dans ta paisible retraite
Le Ciel n'eût fixé mon bonheur ?

J'y vivrois donc libre et tranquille
Après tant de pas incertains !
Et Louise, en ce doux asyle,
Viendroit partager mes destins !

O mon luth, qu'avec complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts!
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois.

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane si desirée.

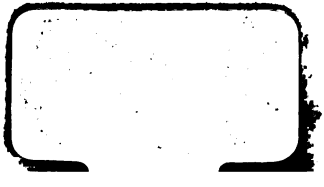
A la fin de l'année dernière, me trouvant à Turin, après avoir traversé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune. Je me crus assez riche pour revenir au hameau. Je partis aussi-tôt ; au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie, demandant à toutes les personnes que je rencontrois des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas ! je ne devois pas goûter le plaisir de lui témoigner ma reconnoissance : il n'étoit plus depuis deux mois. J'allai prier sur sa tombe, et j'y fis vœu que mon premier enfant porteroit son nom, si j'avois le bonheur de devenir père ! Le même soir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me connoître. Bientôt mon luth et le souvenir de notre ancienne amitié me gagnèrent le cœur de Louise. Son père me donna sa main. J'achetai de lui la cabane et le champ de mon père pour deux cents écus, avec lesquels son fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis consentir à rester dans notre ménage avec George, son plus jeune fils. C'est d'eux que

j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je possède la cabane de mon père, toute mon ambition est d'être comme lui un bon mari, un bon père et un bon paysan. Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux instrument de mon bonheur. Je le tiens suspendu à côté de ma bêche; et je le reprends quelquefois pour me délasser, ou pour réjouir, comme vous l'avez vu ce soir, ma famille et mes bons voisins.

Valentin s'étoit arrêté à ces mots, et je croyois l'entendre encore. Mon attention captivée par son récit, se tournoit insensiblement sur lui aussi-tôt qu'il l'avoit achevé. Sa physionomie ouverte et animée, le contraste de ses habits et de ses discours, son attachement pour la cabane de son père et la mémoire de son bienfaiteur, la singularité de sa destinée, ses voyages et son talent, tout en faisoit à mes yeux une espèce d'être enchanté, supérieur aux hommes ordinaires. Louise me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour se jetter à son cou. Je me joignis à leurs embrassemens, et ils me prodiguèrent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane, où je

s ravi de voir régner un air d'ordre, d'ai-

sance et de propreté. Après un repas simple, où je savourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduisit vers un réduit étroit, mais propre et riant, et me montra le lit dont il vouloit bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guère à y trouver un sommeil profond, dans lequel venoient se renouveller, en une confusion agréable, les grandes images dont j'avois été frappé durant la journée, et les sensations douces que je venois d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un instant cette heureuse famille ; Valentin me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manières et dans les expressions, qui m'avoit tant surpris à son abord, et qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences et le respect de tous les habitans du hameau. Les graces nobles de son esprit, l'ingénuité piquante de Louise, le bon sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt et une variété qui me charment, et qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me semble que je passerois une vie heureuse auprès

d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée ? C'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce n'est pas sans une impression de tristesse, que je pense à notre séparation. Je crois appercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pélerinage sur cette montagne pour y revoir mes amis, et remplir mon cœur des sentimens de paix et de contentement qu'inspirent à l'envi leur séjour et leur société.

FIN.